

éditorial

Rétro-élections | Patrice Dartevelle 3

dossier - De temps en temps

À la recherche du temps perdu | Jean Sloover..... 5
Le Temps déifié | Xavier De Schutter..... 7
Le temps, éternel retour ou progrès linéaire? | Xavier De Schutter 8
Un temps d'apocalypse | Michel Grodent 10
La science du temps, le temps de la science | Pascale Nardone 12
Quoi? L'Éternité | Laurent Busine 14
En un rien de temps | Marc Oschinsky 16

enseignement

Le rapport oublié | Claude Wachtelaer 17

europe

Héritages thatchériens | Un entretien avec Jean-Louis Thiériot.
Propos recueillis par Pascal Martin..... 18
Élections françaises - Au FN, c'est «Sarko m'a tuer» | Pascal Martin ... 20

société

«Le féminisme doit être réinventé!» | La rencontre de Stéphane
Renard avec Fatoumata Sidibe..... 21
Identification électronique - Facilité et contraintes
| Catherine Leruste et Patrick Lebègue 22
Le père: place rêvée, place réelle | Olivier Swingedau 24

médias

Une presse alternative a-t-elle un avenir? | Julien Dohet 26

humour

Mai 68: haro sur un fantôme/fantasme? | Marcel Bolle De Bal 27

idées

Le dogme de la compétitivité | Julien Dohet 28

culture

Sept artistes belges à redécouvrir | Raymond Balau 30
Saarinen, architecte et designer | Ben Durant 31
La mer - L'instant, l'unique, le vrai | Sophie Creuz 32
Christian de Portzamparc dessine le Musée Hergé | Raymond Balau... 33

agenda 34

14

21

30

Rétro-élections

D'un point de vue laïque, les élections législatives du 10 juin 2007 se soldent par une défaite prévue depuis longtemps par les sondages.

La liste commune CD&V et NVA obtient 30,1% des voix en Flandre à la Chambre (31,4 dans le collège néerlandophone au Sénat) et 30 sièges à la Chambre sur 150 au lieu de 22. Elle est devenue incontournable et toute coalition «laïque» est impossible puisque du côté flamand OpenVLD et SPA-Spirit ne réunissent que 32 élus sur 88.

Les élections de 1999 m'avaient fait dire joyeusement «On change de siècle!»¹, même si ma conclusion «la fin du siècle est blanche, la fin du siècle est noire» manifestait davantage d'incertitude.

Pour les laïques, la coalition laïque fédérale a été efficace sur le plan éthique: légalisation de l'euthanasie, mariage et adoption d'enfants pour les couples homosexuels². La Belgique a changé d'image de marque: d'une réputation de pays dominé par une lourde chape conformiste catholique, on est passé à un statut quasi hollandais.

Les conséquences immédiates

La présence obligatoire au gouvernement fédéral d'un parti laïque ne permettra pas aux catholiques d'opérer un retour en arrière, mais toute avancée est désormais interdite. André Antoine a été clair là-dessus: «Je ne sais pas si c'est être conservateur ou progressiste... de mettre des balises pour empêcher l'euthanasie des mineurs...»³.

Le retour aux affaires du CD&V va peser lourd au plan européen, dont les directives représentent aujourd'hui la moitié des décisions législatives des États (ce qui m'entraînerait plutôt à coupler les élections fédérales avec les européennes, plutôt qu'avec les régionales). La pression vaticano-polono-italienne (celle-ci confirmée par Prodi) se heurtait principalement aux gouvernements belge, espagnol et français. Avec, en plus, un Nicolas Sarkozy toujours prêt à rappeler les racines chrétiennes de l'Europe⁴, l'avenir s'annonce sombre. Le seul grand soutien des laïques restera le Premier ministre espagnol, lui-même soumis à difficile (ré)élection en 2008.

Religion et politique

Nous ne devons cependant nous laisser aller à trop d'amertume.

Le résultat du 10 juin, outre qu'il maintient le CDH à un étiage modeste (15,36% en Wallonie et 9,4% à Bruxelles), sans comparaison avec les scores du PSC de 1977 et 1978 (plus de 25% des électeurs wallons), voire de 1961 et auparavant (30 à 35%)⁵, ne signifie pas que l'électeur retourne dans les églises ou même qu'il s'oppose aux lois éthiques.

Cela veut sans doute dire deux choses, peu favorables aux laïques sans doute, mais qui situent un débat qui devrait

être gagné. En élargissant le débat, il subsiste que, même si c'est dans certaines limites et avec des éclipses, la pratique religieuse reste un marqueur électoral important. Je n'ai pas de chiffres pour les dernières élections belges, mais pour le second tour des récentes présidentielles françaises, 77% des catholiques pratiquants ont voté Sarkozy et 94% des musulmans pour son adversaire socialiste⁶. Un combat laïque reste d'actualité, tout comme celui contre l'extrême droite. Mais n'oublions pas que les catholiques pratiquants ne représentent pas plus du dixième ou du huitième de la population. La pratique politique des musulmans est pour l'instant opportuniste, mais elle peut se cristalliser un jour.

Ambiance rétro

Le complément de ce constat est que la majorité des électeurs s'est déterminée sur un intérêt tout différent. Je suis plus sceptique que beaucoup sur l'impact électoral des affaires de Charleroi. Guy Spitaels a très probablement raison sur cette question, même si ses préoccupations sont surtout celles de la problématique du recul du PS⁷. Les facteurs décisifs sont ailleurs.

Nous vivons dans un monde globalisé et, spécialement du côté francophone, le résultat des présidentielles françaises a dû avoir une influence. Mais beaucoup plus largement s'est développée en moins de deux décennies une ambiance de frilosité, voire de réaction par rapport à l'acquis des dernières décennies. Un tel état d'esprit est peu propice à des avancées vers une société plus libre et plus autonome pour les individus et tout à la fois plus solidaire.

Mai 68 est susceptible de bien des interprétations et évaluations. Tout laïque n'est certes pas tenu de s'en réclamer. Mais en appeler au retour aux valeurs d'avant comme le fait Marc Moulin⁸ ne peut que susciter des attitudes autoritaires, antilibérales sans nuance. Ce serait faire fi des bilans les plus courants de mai 68 qui distinguaient au moins l'impact sociétal positif des événements (ouverture des comportements, égalité des sexes,...) et les références économiques marxistes de certains de ses promoteurs. Dans le monde entier, la nation est de retour⁹. Les fondateurs de l'Europe unie avaient fait le pari inverse. Ils apparaissaient comme une avant-garde, leurs successeurs sont aujourd'hui à contre-courant de l'opinion mondiale. De tout cela, une conclusion s'impose: les laïques ne doivent pas se terroriser, mais faire valoir plus que jamais leurs propositions, sans forfanterie —nous n'avons pas vocation à avoir un avis péremptoire sur tout et à devenir un parti politique—, mais sans modestie malvenue non plus.

Patrice Dartevelle

Notre prochain dossier

Rappelons qu'Espace de Libertés ne paraît pas au mois d'août et que nous vous retrouverons dès septembre avec notre dossier «Croire, ne pas croire». Un thème fondamental s'il en est.

Quels sont les arguments des athées? Comment voient-ils le besoin de croire? Les athées veulent s'exprimer sur des questions anciennes mais toujours d'actualité.

Entre-temps, bonnes vacances à toutes et tous!

1. Espace de Libertés n°272 (juin-juillet 1999).
2. Cf. Hugues Dorzée, La Belgique bio/éthique, Le Soir du 4 juin 2007.
3. Le Soir des 2 et 3 juin 2007.
4. Le Monde du 15 juin 2007 le rappelle encore.
5. Le Soir du 13 juin 2007.
6. Cf. Jérôme Jaffré, chercheur associé du Cevipof, Le Monde du 8 juin 2007.
7. Le Soir du 14 juin 2007.
8. Le Soir du 6 juin 2007.
9. C'est le titre d'un article d'André Fontaine dans Le Monde du 30 mai 2007.

DE TEMPS EN TEMPS

À la recherche du temps perdu

Il y a le temps des horloges et il y a les temps des hommes, aussi bigarrés qu’eux...

Si saint Augustin jugeait le temps insaisissable, Kant le regardait comme le cadre de notre perception, la forme subjective de l’expérience, condition nécessaire de toute connaissance. Bachelard soutenait à ce propos que la succession d’instantanés privilégiés, indépendants les uns des autres, dont est faite l’expérimentation journalière de la temporalité, implique une connaissance immédiate du temps. Pascal inclinait d’ailleurs à penser que le temps n’a pas à être défini, tous les hommes concevant ce que l’on veut dire en l’évoquant. Kant, toutefois, considérerait que toute grandeur déterminée de temps n’est possible que par la limitation d’un temps unique qui en est la base sous-jacente, ce «*temps mathématique, absolu, véritable qui, précisait Newton, s’écoule de par lui-même, par sa propre nature, uniformément...*». La durée vécue que nous suggère l’existence quotidienne, si nous en faisons un milieu homogène à la manière de l’espace, devient, avançait alors Bergson, une unité organisée qu’il est aussi artificiel de découper en instants séparés que le serait la segmentation d’une mélodie dont chaque fragment isolé est cacophonique¹.

Dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*², André Lalande confère ainsi trois sens à la notion de temps. Le premier, le plus fréquent, s’est formé par le retour régulier des moments clés de la vie sociale primitive, cycles agricoles, etc. Il désigne la période qui va d’un événement antérieur à un événement postérieur —le «temps des moissons»— ou encore une époque aux limites vaguement définies: les «temps héroïques», les «temps modernes». Le deuxième sens connote la durée, le devenir. Il renvoie, dans la ligne d’Héraclite en somme, à l’idée d’un changement continu, d’un passage irrépressible d’un état à un autre que résume l’expression «cours du temps». Enfin, le troisième sens est celui évoqué par Newton et Bergson: le domaine indéfini où se dérouleraient les événements —chacun d’entre eux y marquant une date— mais qui, en lui-même, serait donné tout entier à la pensée.

Le temps et son inexorable irréversibilité n’ont jamais pu trouver, chez les philosophes, une définition univoque. Ce qu’il convient dès lors de retenir, écrit Nicole Aubert³, c’est que l’on distingue en général deux types de temps. Le temps physique, le temps objectif, celui des horloges, lequel opère des découpages à l’intérieur du temps de la nature. Et le temps subjectif, celui de la conscience, celui que l’on éprouve à l’intérieur de soi, celui dont parlent Kant et peut-être Bachelard. Évoquer ce second type de temps, parler de l’expérience du temps, c’est introduire d’emblée la dimension culturelle: si, comme le relevait Pascal, chacun conçoit

intuitivement ce à quoi il est fait allusion lorsque l’on évoque le temps, encore ne le percevons-nous pas tous d’une manière identique: conditionnés par notre environnement sociologique, nous vivons tous le temps de façon spécifique. Le système temps apparaît ainsi comme une dimension de la culture.

Passés, présents, futurs

Presque toujours tournés vers l’avenir, mais sans idée précise de ce qu’il va être, les Occidentaux ne regardent le passé que pour tenter d’anticiper ce qui va advenir, percevant ainsi le temps comme une route divisée en segments —«chaque chose en son temps»— qui se déroule devant eux, dans un futur proche, à mesure qu’ils avancent. Les Européens, les Américains, surtout, tendent de cette manière à concevoir le temps comme une entité qui fait partie de leur environnement naturel. Pour eux, le temps vit donc en dehors de l’homme, il existe objectivement: l’Occidental se sent au service du temps dont il est le sujet et pour exister et fonctionner, il doit observer ses lois, ses règles, ses principes rigides et immuables. Il doit respecter des délais, des dates, des jours, des heures, des minutes. Des secondes, parfois...

Pourtant, aux États-Unis, existent encore des cultures dont les conceptions du temps sont très éloignées de nos habitudes de chronomètre. Chez les Indiens Pueblos du sud-ouest des États-Unis, rapporte Edward T. Hall⁴, un événement ne se produit que quand le temps est venu, pas avant. Pour les Hopis, le temps est ce qui arrive lorsque le blé mûrit ou que l’agneau grandit: une séquence d’événements caractéristiques, le processus naturel qui entre en jeu lorsque la vie se manifeste. Pour les Navajos de l’Arizona, seul le présent immédiat est réel: le futur est sans consistance. Quant aux Sioux, ils n’ont pas de mot pour désigner le retard ou l’attente...

Les Américains et les peuples du nord de l’Europe n’ont pas non plus la même perception du temps que ceux des pays latins. En Europe méridionale, en Amérique du Sud, surtout, le temps est traité, à leurs yeux, de manière cavalière. De même, au Moyen-Orient, il est inutile de fixer les rendez-vous trop longtemps à l’avance: tout ce qui dépasse le délai d’une semaine se place dans la catégorie du futur où les projets ont tendance à sortir de la tête des gens. Les Arabes font volontiers remonter leurs origines à des millénaires en arrière, affirme Hall. Dans la culture persane, l’avenir n’a que peu de réalité au regard du passé. Là où

À la recherche du temps perdu	5
Le Temps déifié	7
Le temps, éternel retour ou progrès linéaire?	8
Un temps d'apocalypse	10
La science du temps, le temps de la science	12
Quoi? L'Éternité	14
En un rien de temps	16

1 André Roussel et Gérard Durozoi, *Philosophie, Notions et textes*, tome 1, Éditions Nathan, pp.178 et ss.
2 Presses universitaires de France, 1996, pp. 1110 et ss.
3 *Le culte de l'urgence, La société malade du temps*, Éditions Flammarion, 375 pages.
4 *Le langage silencieux*, Éditions du Seuil, 240 pages.

Le Temps déifié

Le Verbe conjugué à tous les temps

Si les hommes sont des êtres éphémères, soumis au temps qui passe, qui use et qui tue, les dieux par contre sont immortels, voire éternels, et restent inaccessibles aux attaques du temps mortifère. En somme, le propre d'un dieu est de transcender le temps ou, si l'on préfère, de vivre dans un éternel présent, celui du mythe. Étant donné que le temps se laisse appréhender comme la succession du passé, du présent et de l'avenir, l'éternité des dieux a été pensée en termes ternaires. Une statue d'Isis à Saïs portait l'inscription suivante: «Je suis le passé, le présent et l'avenir». En Grèce, les prêtresses du sanctuaire de Zeus à Dodone chantaient la gloire de leur dieu en ces termes: «Zeus était, Zeus est, Zeus sera», une formule que Platon aurait sûrement approuvée. Le philosophe tenait en effet le chiffre trois pour le symbole le plus approprié de la divinité parce que «le principe, le milieu et l'achèvement de tout se trouvent en Dieu». Les rabbins non plus n'auraient sans doute rien trouvé à y redire. De fait, nombre d'entre eux traduisent le tétragramme sacré YHWH par «Il était, Il est, Il sera» et en trouvent une confirmation dans le nom d'emprunt de Yahvé, Jéhovah: *Je* pour le futur, *ho* pour le présent et *vah* pour le passé. C'est dans le même esprit que l'Apocalypse de Jean définit Dieu comme «celui qui est, qui était, qui sera». Semblables considérations sur le caractère intemporel de la divinité se retrouvent dans de nombreuses autres religions. En Inde, par exemple, Kâla est le dieu du temps, un dieu que les textes identifient à l'Être suprême Purusha qui «est tout ce qui est, ce qui fut et ce qui sera». On pourrait résumer cela ainsi: tandis que l'homme a un commencement, un milieu et une fin, la divinité est le commencement, le milieu et la fin.

Zervan, le Temps Infini

Plus que toute autre, la religion de l'Iran ancien a accordé au temps une place centrale dans ses considérations mythico-théologiques. Les mages d'Iran ont en effet élaboré de complexes spéculations sur une étonnante figure divine, trop peu connue: Zervan Akarana, c'est-à-dire le Temps Infini. Tout découle de lui: non seulement notre monde inscrit dans la durée temporelle, mais aussi la Lumière et les Ténèbres, Ohrmazd (ou Ahura Mazda) et Ahriman qui, selon le dualisme iranien, se livrent une lutte depuis toujours. Un mythe explique comment Zervan a engendré les deux puissances antagonistes. À l'origine, avant que le monde n'existe, Zervan, principe unique de toutes choses, désirait avoir un fils qui créerait le monde. Afin de l'obtenir, il eut recours à la toute-puissance du rite et accomplit des sacrifices durant mille ans. De cet acte rituel naquit le dieu bon et lumineux, Ohrmazd. Cependant, pendant le millénaire que dura son œuvre créatrice, Zervan émit un doute sur l'efficacité du rite qu'il accomplissait et ce doute engendra

un second fils, Ahriman, le dieu mauvais et ténébreux. En d'autres termes, le mal s'est introduit dans le monde à la suite d'un doute qui traversa la pensée du Temps Infini tandis qu'il était occupé à créer le bien. Zervan est lui aussi défini en termes ternaires: les textes le flanquent de trois

Chronos (1765–70), F. I. Günther – Bayerisches national museum, Munich.

acolytes dont les noms symbolisent la jeunesse, la maturité et la vieillesse. Autrement dit, le Temps Infini était, est et sera.

Chronos, le Temps qui ne vieillit pas

Le zervanisme a disparu aux lendemains de l'invasion de l'Iran par les musulmans au VII^e siècle de notre ère. Mais avant de sombrer dans les oubliettes de l'histoire, cette religion du Temps a marqué de son empreinte la pensée grecque de l'époque hellénistique. C'est sans doute sous l'influence de Zervan Akarana que Chronos (par ailleurs confondu avec le titan Kronos, le Saturne latin) fut qualifié d'*Agéraos*, «celui qui ne vieillit pas». Les statues le représentaient avec une gueule de lion, rappelant sans doute que le temps Chronos dévore la vie, tout comme le titan Kronos dévorait ses enfants. Cependant, ce temps n'était pas uniquement destructeur. Chronos Agéraos fut en effet également assimilé à une autre figure mythique, le dieu Aïôn, éternel et immuable rénovateur du temps cyclique.

Ainsi donc, la pensée mythique a déifié le temps lui-même, non pas le temps limité dans lequel s'écoule notre histoire humaine sans lendemain, mais le Temps Infini, créateur ou régénérateur, exempt de vieillesse, principe de l'univers et de tout ce qui a jamais existé, existe et existera un jour.

Xavier De Schutter

nous donne la capacité de mettre le temps en mouvement: il se passera alors quelque chose. Mais tant que cela n'arrive pas, il faut attendre: tout autre comportement est vain, illusoire, utopique. C'est là que s'enracine la torpeur africaine, cet état où l'habitant du cœur de l'Afrique passe la majeure partie de son existence, et non pas dans une infinie capacité d'atermoiement ou une lourde nonchalance héréditaire. Ni l'expérience progressive du temps au travail et hors travail, ni la relative industrialisation, ni la mécanisation graduelle ne parviennent à changer radicalement cette conception africaine du temps: l'Afrique profonde continue à temporiser. «*La conception productiviste du temps*, écrit Tshinyingunyiny Mukuna, *reste un habit inconfortable dont les Africains se débarrassent dès qu'ils ont l'initiative*».

Cette façon qu'ont les Africains de concevoir le temps induit de nombreux comportements singuliers qui ne cessent d'étonner la blanchitude qui prise tant la rapidité, la ponctualité, la rentabilité —«le temps, c'est de l'argent»...— là où l'Afrique regarde la patience comme une vertu témoignant d'un comportement plus adulte que la précipitation. Nourrie par l'ethnocentrisme, cette consternation que nous ressentons face à la «léthargie» africaine s'est souvent traduite —et se traduit encore volontiers— par une réaction de dédain, d'arrogance, voire de mépris aux relents racistes. Pourtant, à l'heure où, sous la pression des marchés financiers et des nouvelles technologies de l'information, les pays industrialisés vivent une mutation radicale de leur rapport au temps, où la dictature du temps réel a instauré dans l'entreprise et dans la société le règne de l'urgence, de l'instantanéité, de l'immédiateté et où ce bouleversement contribue à l'émergence d'un nouveau type d'individu, flexible, pressé, centré sur l'immédiat, le court terme, l'instant d'un individu hypermoderne à l'identité incertaine et fragile, il n'est pas sans intérêt de revisiter d'autres temps que le nôtre.

Homme à flux tendu, l'individu contemporain tente d'abolir le temps par une quête éperdue de l'intensité de soi dans l'instant présent. Mais, observe encore Nicole Aubert, les effets en retour de cette prévalence du moment se font déjà sentir: aux plans économique et professionnel au premier chef, mais aussi technologique, psychologique, familial, idéologique et spirituel, l'empire de l'éphémère qui s'installe et nous enserme esquisse les contours d'une société aliénée, maniaco-dépressive au regard de laquelle les temps longs inspirés par une vision cyclique du monde, les temps cycliques, les temps du rêve prennent parfois des allures de suprême sagesse... ■

Jean Sloover

Exposition «Jardin d'amour»: *La confession*, installation de Yinka Shonibare, MBE (2007) – Musée du Quai Branly, Paris – jusqu'au 8 juillet 2007 – www.quaibranly.fr – Courtesy of the artist, Stephan Friedman gallery, London Et James Cohen gallery – N.Y. Shonibare poursuit sa réflexion sur l'identité et l'histoire; revisitant Fragonard, il joue à confronter des cultures et des époques différentes.

notre long terme ne dépasse guère dix ou quinze ans, le futur des hindous enveloppe plusieurs générations. Et si «longtemps» est une notion inconsistante à nos yeux, en Asie, elle désigne des milliers d'années, voire l'éternité...

Dans la culture africaine, rapporte Ryszard Kapuscinski⁵, le temps est une catégorie lâche, ouverte, élastique, subjective; un être passif. C'est, non pas le temps qui triomphe de l'homme comme au Nord, mais l'homme qui, avec le consentement des dieux et des ancêtres, influe sur la formation du temps, sur son cours et sur son rythme. Le temps est même une chose que l'homme peut créer. L'existence du temps s'exprimant entre autres à travers un événement, l'homme peut, en effet, faire advenir le temps en faisant en sorte, s'il en a la force et la volonté, que l'événement ait lieu. En Afrique, le temps, résultat de notre action, disparaît donc quand nous n'entreprenons pas une action: «*c'est*, écrit Kapuscinski, *une matière qui, sous notre influence, peut toujours s'animer, mais qui entre en hibernation et sombre même dans le néant si nous ne lui transmettons pas notre énergie*».

Un habit si inconfortable

Pour les Africains, dans le monde, coule, en effet, une énergie mystérieuse, laquelle, si elle nous envahit,

⁵ Ébène, *Aventures africaines*, Éditions Pocket, pp. 24 et ss.

⁶ Les temps de la vie», hors série du *Journal des psychologues*, novembre 1991.

Le temps, éternel retour ou progrès linéaire?

C'est fou ce que le temps passe! Oui, mais comment passe-t-il? Revient-il sur lui-même comme le serpent qui se mord la queue ou fuit-il tel une flèche? Et le bon temps, où se trouve-t-il? Loin derrière nous, à jamais perdu, ou se profile-t-il à l'horizon devant nous comme une promesse de jours meilleurs?

L'éternel retour

Les travaux de Mircéa Eliade¹ ont mis en lumière que l'expérience religieuse la plus profonde est liée à une conception cyclique du temps, c'est-à-dire à la croyance en un temps originel vers lequel l'humanité tente toujours de revenir. Les sociétés les plus traditionnelles, celles des peuples sans écriture, règlent toutes leurs actions sur un modèle mythique —un archétype— venu d'un temps primordial et sur la nostalgie de cet *illud tempus* des commencements. Ce qui est advenu *in illo tempore*, à l'aube des temps, est sans cesse réactualisé grâce à la narration des mythes et grâce au déroulement des rites. Le rite serait donc la répétition d'un événement survenu dans le grand temps mythique des origines qui est ainsi re-présenté, c'est-à-dire rendu présent. L'exemple le plus éclairant est fourni par la fête du Nouvel An au cours de laquelle se rejoue le mythe de la destruction suivie de la recréation périodique du monde. Il s'agit en somme d'annuler l'irréversibilité du temps. Roger Caillois lui aussi² a relevé que le temps étant «ce qui fait vieillir, ce qui achemine vers la mort, ce qui use», il faut que tout ce qui existe, la végétation et la vie sociale, soit périodiquement rajeuni, comme s'il était nécessaire de sans cesse recommencer la création du monde pour éviter qu'il ne s'épuise. Tel est le but de la fête qui congédie le temps usé et l'année révolue et replonge les célébrants dans les temps précosmogoniques où tout était encore à l'état latent, neuf, intact. Ce retour au Chaos créateur régénère l'être comme un bain de jouvence.

La trinité hindoue

Cette conception cyclique du temps ne se rencontre pas uniquement dans les civilisations dites «archaïques». On la retrouve par exemple en Grèce, dans l'hindouisme ou encore le bouddhisme. En Inde, le renouvellement cyclique du temps est assuré par l'action de Vishnou, Shiva et Brahmâ, qui constituent la trinité hindoue, la *Trimûrti*. Vishnou représente la force créatrice et conservatrice du monde. Par son action centripète, il maintient la cohésion de l'univers. Chaque fois que «l'ordre» (*dharma*) du monde est menacé par une puissance démoniaque qui cherche à y introduire «le désordre» (*adharma*), il intervient «en descendant» (ce sont les *avatars*) sur terre. Shiva au contraire est la tendance destructrice et centrifuge qui désagrège le monde. La dissolution de l'être que confère Shiva en dansant n'est cependant pas négative puisque la vie ne peut se concevoir sans la mort ni même s'entretenir sans elle. La mort est le passage obligé pour accéder à une nouvelle existence ou, mieux encore, pour être délivré de la chaîne qui emprisonne l'individu dans l'existence incarnée. En détruisant la vie et le monde, Shiva détruit en fait la multiplicité du créé et permet sa résorption dans l'unité primordiale. Puisque de l'Un non manifesté a émané le tout, la destruction du tout est un retour à l'Un préformel. Autrement dit, la des-

truction, œuvre du temps, est une action salvatrice et divine au même titre que la construction. Lorsque Vishnou s'endort sur le serpent qui flotte à la surface des eaux cosmiques, Shiva se réveille et entame sa danse de destruction. Après avoir déployé toute son activité, il se rendort et Vishnou émerge de son sommeil méditatif. Il émet alors de son nombril un lotus qui sera le germe de la recréation du monde. Quant à Brahmâ, personnalisation de l'Un, l'Absolu non manifesté, il assure l'équilibre entre ces deux puissances opposées et complémentaires, et rend le devenir possible. Ainsi donc, le monde est périodiquement créé, puis détruit, puis à nouveau créé. Les hindous désignent semblable cycle cosmique par le mot *kalpa*. Allant de la création à la dissolution du monde, un *kalpa* correspond à un jour de Brahmâ, c'est-à-dire à 4 230 000 000 ans. Ici aussi, le temps est facteur de dégénérescence: l'Âge d'or appartient au début du cycle, puis le temps apporte l'imperfection et l'actuelle humanité vit dans l'Âge de fer, le *Kaliyuga*, qui précède la dissolution.

Ce cycle sans fin est en quelque sorte à l'univers ce que la réincarnation est à l'individu. Tout comme le cosmos a déjà existé sous une autre forme et existera à nouveau après la dissolution du cosmos actuel (une vision qui rappelle certaines théories de l'astrophysique!), l'individu, ou du moins l'*âtman* qui l'anime, a déjà vécu de nombreuses vies antérieures et se réincarnera encore en de nombreuses existences avant d'obtenir la délivrance ultime qui consiste à faire cesser la ronde infernale des renaissances.

Le temps biblique: de la Genèse à l'Apocalypse

Les trois grandes religions abrahamiques proposent une conception du temps radicalement différente. De la Genèse à l'Apocalypse, le temps s'écoule linéairement et irréversiblement, avec un début et une fin. L'univers créé *ex nihilo* n'existait pas avant d'être sorti des mains du Créateur et il est voué à disparaître à la fin des temps. De même qu'il n'existe qu'une seule et unique histoire linéaire du monde créé, l'homme lui aussi n'a droit qu'à une seule existence ou, si l'on préfère, une seule chance pour gagner son salut au moment de la résurrection finale. Gare à l'erreur car il n'y aura aucune possibilité de repasser l'examen et la (con)damnation sera éternelle! Car si notre monde matériel est inscrit dans la temporalité, ce qui le condamne à retourner au néant, l'âme, quant à elle, est immortelle³ et échappe au temps destructeur.

Selon la conception biblique aussi, l'Âge d'or se situe aux origines, avant la chute adamique qui vaut à l'homme de vivre dans le labeur et la nostalgie du paradis perdu. Cependant, ce pessimisme est tempéré par deux promesses: d'une part la promesse du paradis *post mortem*, qui correspond en quelque sorte à une restauration de l'état édénique d'avant la chute, et d'autre

L'Âge d'or ne serait plus derrière nous, mais devant. Le paradis n'est pas perdu, mais à construire.

part la promesse de l'arrivée du Messie qui viendra sauver et juger l'humanité lorsque les temps seront accomplis. C'est le *Messiah* que le judaïsme attend encore et toujours, le Christ, Verbe qui s'est incarné et qui reviendra à la fin des temps lors de la parousie, et le *Madhi*, imam des temps futurs de l'islam chiite.

Le temps mélioratif, facteur de progrès

Déjà au XII^e siècle, Joachim de Flore avait conçu le temps historique comme une ligne droite et ascendante. Après l'Âge du Père (celui de l'Ancien Testament) et l'Âge du Fils (celui de l'Évangile), il annonçait l'arrivée imminente de l'Âge de l'Esprit qui verrait l'émergence d'une spiritualité pure⁴. Joachim de Flore avait substitué l'idée d'un Âge d'or des temps futurs à celle, classique, du temps corrompé. Mais c'est surtout la philosophie des Lumières qui a donné ses lettres de noblesse à la «religion du progrès» en clamant, Condorcet en tête, que la perfectibilité de l'homme est illimitée. Désormais, comme écrit déjà Bacon, le temps n'est plus «*hostile et rongeur, mais amical et créateur*». Or, cette idéologie eût été impensable sans la conception linéaire, vectorielle, du temps que nous avons héritée du judéo-christianisme. Les positivistes, les marxistes et les francs-maçons ayant pris la relève des Lumières, le temps a été interprété dans l'imaginaire occidental contemporain comme une marche graduelle de l'humanité vers l'amélioration de son statut matériel et moral. Le darwinisme venait d'ailleurs confirmer et renforcer ce nouveau culte de l'avenir. Pierre Leroux, inventeur du terme «socialisme», n'a-t-il pas clamé: «*le paradis doit venir sur terre*»? Ainsi, l'Âge d'or ne serait plus derrière nous, mais devant. Le paradis n'est pas perdu, mais à construire. Il pointe à l'horizon. À nous de travailler, d'accumuler le savoir, de faire progresser la science ou de déclencher la révolution pour qu'il advienne.

L'idéologie du progrès a marqué de son sceau la modernité. Mais le XX^e siècle, avec la mondialisation des guerres et la fin des idéologies qui s'ensuivit, s'est chargé d'éroder cette espérance messianique sécularisée⁵. Désormais l'utopie d'un temps mélioratif plutôt que corrompé semble être passé de mode. Et si, ayant perdu nos illusions sur un prétendu sens de l'histoire, nous cessions enfin de surestimer ou le passé idyllique ou l'avenir prométhéen afin de mieux nous enraciner dans le présent qui, s'il n'est pas l'Âge d'or regretté par les nostalgiques, n'est pas non plus l'Âge de fer conspué par les esprits chagrins? Et si, après avoir chanté la perfection perdue et voué un culte à celle que promet le futur, nous nous contentions du réel et réalisable *hic et nunc*? Histoire de nous réconcilier avec le temps qui passe et nous est impartit. ■

Xavier De Schutter

1 En particulier *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, 1969.

2 *L'homme et le sacré*, Gallimard, 1950.

3 Immortelle, l'âme n'est pas éternelle puisque, dans les religions monothéistes, elle ne préexiste pas à la naissance du corps qu'elle anime. Son inexistence *a parte ante* (avant la naissance) est suivie d'une immortalité *a parte post* (après la mort). La doctrine de l'éternité (et donc de la préexistence) de l'âme était enseignée par le Père de l'Église Origène, mais ses conceptions furent jugées hérétiques. Elle n'a trouvé un terrain favorable qu'au sein des religions qui postulent la réincarnation.

4 Hegel et Auguste Comte reprendront cette division de l'histoire en trois périodes, chacune meilleure que la précédente.

5 Il est pour le moins intéressant de noter que cette érosion de l'utopie du progrès a en partie été causée par les dérives qu'elle avait elle-même engendrées: le darwinisme social, et sa vision élitiste d'une humanité en marche, a servi d'assise idéologique aux crimes que l'on sait.

Un temps d'apocalypse

Le Moyen Âge chrétien est loin de nous, c'est vrai, mais il y a des retours de flamme.

L'apocalypse serait-elle à nouveau notre pain quotidien ? Il suffit d'ouvrir la radio le matin pour que nous parvenions immédiatement les multiples échos d'un monde qui ressasse ses peurs du lendemain. La planète se réchauffant, la mode est à la projection catastrophique. Un jour viendra, nous serinent nos prophètes médiatiques, où le manque d'eau jettera sur les routes des populations entières en quête de survie ; la guerre est à nos portes ; il faut nous préparer. Le discours alarmiste a beau venir de scientifiques en théorie au-dessus de tout soupçon : en terre chrétienne, ou plutôt « post-chrétienne », il rappelle irrésistiblement quelque chose de fort ancien. Comme si faisait retour au cœur de notre belle modernité une obsession de la fin des temps que les gens du Moyen Âge ont éprouvée et cultivée à tout le moins jusqu'au dénouement des croisades. Il y a quelques années, Jean-Pierre Dupuy invitait à l'adoption généralisée d'un « catastrophisme éclairé » qu'il définissait comme « pessimiste par la raison » et « optimiste par l'action », il partait du constat que « *c'est le diagnostic pessimiste qui donne l'énergie pour agir* »¹. Il n'est pas sûr que sa morale soit totalement exempte de connotations chrétiennes.

Dans un article fondamental², Henri-Charles Puech a distingué les deux rapports au temps dont on peut se demander dans quelle mesure ils conditionnent encore notre vécu hypermoderniste. À la croyance au retour du même, à la conviction que le monde est éternel, selon l'enseignement de l'hellénisme qui « tient le mouvement et le devenir pour des degrés inférieurs de la réalité », s'oppose la « théologie de l'histoire » professée par le christianisme des origines. Ou, pour citer Puech : « *à l'encontre de l'hellénisme, le monde est conçu par les chrétiens comme créé dans le temps et comme devant finir dans le temps. D'un côté, le récit de la Genèse ; de l'autre, les perspectives eschatologiques de l'Apocalypse. Et cette création, ce temps intermédiaire, ce Jugement Dernier sont uniques. Et cet univers créé et unique, qui a commencé et finira dans le temps, est un monde fini, limité aux deux bouts de son histoire* ». La vision chrétienne a globalement dominé l'Occident jusqu'il y a peu. A-t-elle quelque chance de s'imposer à nouveau ?

Dans l'introduction de son dernier livre³ où il examine les réactions suscitées par les conquêtes musulmanes chez de nombreux lettrés, illustres ou non, du Moyen Âge, Jean Flori tient à distinguer soigneusement la mentalité ancienne de la perception moderne, tout en concédant qu'il y a de surprenants retours de flamme religieuse à l'approche d'une date « sensible » (ou après un événement traumatisant comme l'attentat du 11 septembre). Nous n'avons pas, dit-il, comme jadis le sentiment de la disparition prochaine

du monde qui nous entoure : « *il n'y a, à nos yeux, aucun lien entre l'histoire de l'univers et notre propre histoire d'être humain, nos espérances et nos croyances* ».

Une attention de chaque instant

Reste que le voyage que nous propose l'historien à travers les obsessions apocalyptiques n'en est pas moins fort instructif. En réalité, nous avons gagné en scientificité ce que nous avons perdu en sécurité. Le silence pascalien des espaces infinis est certes mieux balisé, mieux mathématisé qu'autrefois : il n'en est que plus effrayant, c'est le socle immuable du sentiment que nous pouvons éprouver à toute heure de l'absurdité foncière de la condition humaine et de la nécessité où nous nous trouvons d'oublier ce que nous sommes par le recours à toutes sortes de drogues mentales ou réelles. Dans l'esprit de l'homme du Moyen Âge, explique Flori, si la fin du monde a valeur d'évidence, « *l'attente apocalyptique n'est synonyme ni de terreur ni de paralysie* ». Elle serait bien plutôt un incitant à garder sa lucidité en faisant et refaisant sans cesse l'expérience mentale de sa précarité et à cultiver en soi la fibre poétique par une attention de chaque instant aux signes que vous renvoie le monde.

Dès les textes fondateurs (Ancien, mais surtout Nouveau Testament), l'accentuation portera sur la préparation morale : « *Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure* ». En d'autres termes, « faites comme si », « ne vous fiez pas à la bonne santé, toujours éphémère, toujours menacée, de la société qui est la vôtre », « que votre temps soit consacré à la vigilance et à la mortification ». Bien sûr, les prophètes restent vagues lorsqu'il s'agit d'indiquer les signes précurseurs de la catastrophe. Que signifie, par exemple, dans l'évangile selon Marc, cette « *abomination de la désolation* » censée s'établir « *là où elle ne doit pas être* » ? Le flou artistique, transmis par la version écrite en langue grecque, autorise toutes les acrobaties herméneutiques et je ne doute pas qu'un interprète moderne saurait y voir l'expression de son temps marqué par le dégoût (*bdélugma*) qu'inspirent la dévastation de la planète ou je ne sais trop quelle « *déréliction* » généralisée (*érémôsis*).

Et que dire de l'Apocalypse de Jean sinon que, d'un point de vue sémantique, elle fonctionne jusqu'à nos jours comme une authentique auberge espagnole ? Il y a quelques années, le saint synode de l'Église de Grèce s'était ému de voir le traité de Schengen imposer à toute l'Europe l'usage de cartes d'identité électroniques

dont l'élément principal serait le code 666, le fameux « nombre de la bête » dans l'Apocalypse en question. Pouvait-on mieux, contre vents et marées catholico-protestants, dominants sur notre continent, s'inscrire dans un autre temps, plus proche de l'origine ?

En terre chrétienne, pour résumer, la morale s'adosse à une science des fins dernières, une « eschatologie » : le temps que nous vivons, pauvres humains, n'est jamais qu'un temps de seconde catégorie qui se déroule pour nous permettre de nous préparer au retour du Christ et au jugement final. Tout y est censé faire signe. D'où, je pense, si l'on se situe strictement sur le plan de la psychologie, le risque bien réel pour le croyant d'adopter un style névrotique⁴ particulier, qui oscille entre l'obsessionnel compulsif et le paranoïde, mais qui est tempéré par l'espérance, la conviction que l'histoire a un sens déterminé par Dieu, le grand justicier. Le prophétisme dont Jean Flori examine les différentes incarnations sur la longue durée (en gros du IV^e au XIII^e siècle) était loin d'éviter l'écueil de la rigidité maniaque, lorsque de savants calculs pour déterminer la date de la fin du monde faisaient office de pensée. C'est la raison pour laquelle, au sein de l'Église, on reconnut la nécessité de « spiritualiser » l'eschatologie, de la détacher des interprétations trop « historisantes », trop enclines, entre autres, à rapporter un événement déterminé, comme les invasions barbares ou musulmanes, à un fait annoncé par l'Apocalypse de Jean.

De la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste

Mais, en la matière, l'autorité d'Augustin ne devait pas suffire à calmer les esprits. Le contexte, au temps de la suprématie arabe, n'invitait pas à l'apaisement. Chez le nouveau conquérant dont la pression devenait insoutenable, on s'acharnait à reconnaître un signe et un instrument de la colère de Dieu, décidé à châtier les fornicateurs, les dégénérés de tout poil parmi lesquels figuraient non seulement les Juifs et les homosexuels, mais également les Byzantins, ennemis de la papauté. Il était dit que le règne de l'Antichrist (ou Antéchrist, selon le point de vue adopté) précéderait le triomphe définitif de la chrétienté. Jean Flori montre à plusieurs reprises comment ce type d'interprétation « historisante » allait revêtir une couleur politique et se réduire à de la pure propagande idéologique. Il va de soi qu'à la fin du XI^e siècle, le déclenchement des croisades pour la libération des Lieux saints était de nature à renforcer le phénomène : plus que jamais, l'heure était à l'attente eschatologique et dans cette conjoncture mentale où dominait la pulsion religieuse, tout contribuait à faire du pèlerinage dans la Jérusalem terrestre un moyen de gagner la Jérusalem céleste.

Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse (1498) – A. Dürer.

Au-delà de ses causes économiques, trop souvent mises en avant par les historiens qui font profession de nier ou de minimiser la part d'irrationalité dans les comportements humains, la croisade témoigne d'une représentation « honorifique » de la vie. C'est un affront que vont venger les chevaliers partis en Orient. Et c'est très logiquement que la mort au combat constitue pour eux une voie royale vers la sainteté. Hélas pour les Européens qui méconnaissent leur propre histoire, le fanatisme, nourri par une lecture orientée des écrits religieux, n'a jamais été une spécialité des musulmans ! « Le temps du Christ », tel que pensaient le vivre les croisés, devait déboucher sur l'exaltation de l'épopée guerrière. Avec toutes les bavures que cela suppose. ■

Michel Grodent

⁴ Cf. David Shapiro, *Les styles névrotiques*, tr. de P.-E. Dauzat, Presses Universitaires de France, Perspectives critiques, 1986.

La science du temps, le temps de la science

Le choix des citations qui parlent du «temps» nous laisse dans l'embarras tant ce sujet est vaste, riche et exploré depuis la nuit, justement, des temps. Toutes nous plongent dans une réflexion où, troublés, nous nous retrouvons nécessairement devant la difficulté de le définir tout en ayant fortement conscience de le ressentir.

La science peut-elle nous aider? La physique surtout, experte dans cette mathématisation de la nature, peut-elle éclairer nos réflexions? Essayons de parcourir ce panorama sans, hélas, fixer aucun détail en particulier.

Première évidence, le temps s'inscrit dans les principes mêmes de la physique, dans ses fondements. Rappelons que prédire le comportement de la nature reste le but à atteindre par les scientifiques. Prédire est incontestablement une lecture anticipée, une prémonition de ce qui va advenir. Il y a un «maintenant» et un «plus tard» et le physicien se pré-occupe de la relation qui s'établit entre les deux. C'est donc qu'il postule une «prédictibilité» de principe. En plus, et ce n'est pas anodin, cette prédiction est accessible à l'esprit. La prédiction se doit d'être rationnelle. Le physicien construira ce rapport entre la cause et l'effet où l'effet trouvera sa «raison» dans la cause. L'esprit négocie ce lien entre le passé, le présent et le futur. Ces négociations produiront les modèles de représentation du monde qui constituent, aujourd'hui, la physique. Avec elle, de nombreuses sciences sont donc, par principe, prédictives et les modèles qui se construisent vont donner un sens au temps, mais quel sens? La physique est une science expérimentale et, comme il se doit, le temps sera lié à l'observation, à sa mesure, puis aux modèles prédictifs construits. Par «mesure», il faut, bien évidemment, comprendre tout le protocole expérimental qui la constitue.

Les premières observations se montrent aux yeux contemporains: tout semble revenir, le futur repasse les plats du passé. L'homme reconnaît des périodicités: les saisons, l'alternance du jour et de la nuit, le retour des phases de la lune ou la position systématique du soleil. Héritant de Sumer une pratique de grosses unités de temps faciles à diviser, les Babyloniens nous ont donné un jour de 24 heures et des heures de 60 minutes. En Égypte, le retour estival de Sirius, une étoile de la constellation du chien, annonce les crues du Nil et ce retour prend 365 jours de soleil. Ce temps observationnel va construire le calendrier, sorte de

garde-temps, de mémoire collective et sociale. Horloges à eau, battements du cœur, cadrans solaires, sabliers, et bien d'autres astuces cherchent à garder, matériellement, cette mémoire. Il faudra attendre des siècles pour que la mécanique enferme le temps dans un meilleur protocole. Une masse tombe, tandis qu'un système de verge et de foliot interrompt régulièrement cette chute. Le «tic-tac» est né. Très vite cette horloge à échappement, ce temps mécaniquement régularisé, va s'imposer. Mais il n'est pas assez fiable, les horloges, entre elles, ne partagent pas le même temps, et ce temps ne se synchronise pas toujours avec le temps solaire. Le temps n'y est pas maîtrisé.

Avec Galilée (1564-1642), qui cherche à comprendre le mouvement des objets, une formule va associer les espaces parcourus et les temps; le temps consacre son interaction mathématique avec l'espace. Un corps a une position mesurée et cette position change entre deux temps successifs. Le temps, paramètre symbolisé par «t», est né dans sa relation avec un comportement mécanique dans l'espace. La vitesse est définie comme le rapport entre le déplacement et la durée que ce déplacement nécessite. Il étudie avec ses nouveaux outils le pendule, oscillation d'une masse suspendue à un fil et il en déduit que le temps nécessaire pour l'aller-retour, la période, est indépendant de l'amplitude (c'est faux, mais on ne le saura que plus tard). Huygens (1629-1695) s'empare de cette découverte et remplace le foliot par le

pendule. Le nombre de tic-tac se compte et est relié au paramètre du modèle: le «t». L'invention, par le même Huygens, du «*spiral réglant*», sorte de ressort, permet la réalisation, en 1675, de la première montre à spirale par Isaac Thuret, maître horloger. La précision de la montre est ainsi multipliée par 5 et la détermination de la longitude en mer est enfin praticable. À la fin du XVII^e siècle, l'indication des heures et des minutes est mise au point grâce à deux aiguilles concentriques qui font respectivement un tour en 12 heures et en 1 heure. Le grand horloger londonien Daniel Quare (1649-1724) créa finalement notre cadran, qui sera modifié plus tard par l'ajout de l'aiguille des secondes. Voilà pour le pragmatique.

Instantanéité

Le modèle du monde se développe conjointement à la technique. Newton (1642-1727) poursuit l'œuvre de Galilée et écrit ce qui va devenir la physique classique. Le temps paramètre fondamental n'est pas défini dans ses «Prin-

cipes», mais il doit, pour Newton avoir des propriétés: il «coule» régulièrement et est absolu. Il fait un saut intellectuel majeur quand il introduit, en physique, la notion d'«instantanéité»: la dérivée (ce que tous les étudiants du secondaire étudient). Il en construit le modèle qui est encore pratiqué aujourd'hui, où l'accélération, dérivée de la vitesse, est l'effet d'une cause: la force. Les objets instantanés sont complexes et nécessitent de longs apprentissages mais, pour ce qui nous occupe ici, la notion de dérivée veut simplement dire que seul l'instant présent compte en physique. Le passé est vraiment révolu, récapitulé dans l'instant présent. La nature newtonnienne n'a pas de mémoire!

Le succès de la physique newtonnienne se lit dans les prédictions confirmées par l'expérience. Le temps «t» est celui de la dynamique et de l'astronomie prédictive que les successeurs de Newton ont porté le plus loin possible et qui «colle» tellement bien à la mesure de ce que l'on observe. La position des planètes, toujours plus finement mesurée, et le modèle newtonien, produisent une mesure du temps que les physiciens trouvent enfin acceptable. Ce temps-là, le «t», est donc un sous-produit du modèle qui s'approvisionne dans les errances planétaires, c'est le temps des éphémérides. La seconde, jusqu'il y a peu, était définie comme la 31 556 925 974^e partie de l'année 1900, témoignage s'il en est de la confiance que l'on porte en l'astronomie prédictive.

Maxwell et sa modélisation de l'électricité et du magnétisme ne changeront rien, le temps newtonnien reste le temps maxwellien.

Il faudra attendre Einstein en 1905 pour qu'il y ait une secousse, pas tant dans la mécanisation du temps que dans ses propriétés. Le temps «t» est avec Einstein relatif. Le temps et l'espace deviennent un concept unique, nécessaire pour qu'il arrive à faire de la vitesse de la lumière une constante indépendante de la vitesse de l'observateur. C'est révolutionnaire parce que contre-intuitif et en rupture

qui nous est familière, mais le temps reste déterminé par cette dynamique nouvelle.

Einstein poursuit son analyse théorique et généralise ses concepts une dizaine d'années plus tard. La relativité générale, c'est l'extension qu'il a obtenue, va encore faire progresser la physique en montrant, entre autres, que la gravitation est le résultat d'une modification, disons géométrique, de l'espace-temps. L'espace et le temps sont affectés par la présence de masse et d'énergie. Le temps s'écoule différemment sur Terre que loin de la Terre puisque la gravitation n'y est pas la même ou encore que l'espace-temps n'y est pas «courbé» de la même façon.

Temps atomique

L'expérimentation de ces concepts nouveaux a donné une réalité tangible au modèle de la relativité générale. Le XX^e siècle d'Einstein est aussi celui de la naissance expérimentale et théorique du monde atomique. La description du monde atomique a nécessité la construction du modèle de la mécanique quantique. Absolument différent dans ses principes de tous les modèles précédents (même ceux d'Einstein), le temps y reste tranquillement le temps écrit par Newton, modifié par Einstein. Mais ce monde atomique nécessite des mesures encore plus précises. Les horloges évoluent donc. On abandonne le temps des éphémérides et on passe au temps atomique! C'est l'absorption, par un gaz, d'ondes électromagnétiques (de la lumière en quelque sorte) que l'on contrôle. En allant chercher finement la stabilisation de cette absorption, un quartz vibrant va nous donner un temps exceptionnellement précis et stable. Aujourd'hui le temps est défini par l'atome: *la seconde est la durée de 9 192 631 770 périodes de la radiation correspondant à la transition entre les deux niveaux hyperfins de l'état fondamental de l'atome de césium 133*. La précision de ces horloges est de quelques milliardièmes de seconde donnant donc un écart possible d'une seconde au bout de 300 000 années de fonctionnement. Cette définition expérimentale a permis de lancer dans l'espace les satellites du système GPS. Chacun transporte un temps atomique, corrigé par les données venant de la relativité générale puisqu'ils gravitent autour de la Terre. Ils émettent des informations horaires qui, reçues au sol, sont traitées pour en déduire la position du récepteur.

Le temps est donc matérialisé, en sciences expérimentales, dans ce protocole qui, aujourd'hui, mélange le monde atomique et l'espace-temps courbe de la relativité générale. N'oublions pas pourtant qu'il existe des sciences non prédictives. Elles portent alors en elles un temps différent, plus souple, plus subjectif, inscrit dans leurs lectures du monde sous observation où le passé et la prémonition du futur influent sur sa perception. Y aura-t-il un jour une intersection qui donnera au temps un sens unique ou resterons-nous avec des protocoles physiques d'une part et des sensations temporelles de l'autre? ■

Pasquale Nardone

Physicien
Université Libre de Bruxelles

Horloge atomique au rubidium (1995).

totale avec ce que la physique newtonnienne disait dans ses principes. Le temps devient une grandeur malléable. Une horloge en mouvement et émettant ses «top horaire» toutes les secondes (ses secondes à elle) vers un observateur ne coïncidera pas avec les secondes de l'observateur qui a pourtant la même horloge physiquement. La mécanique einsteinienne qui en résulte est certes différente que celle

*Le passé n'existe plus,
l'avenir n'existe pas,
le présent n'est qu'une limite
abstraite,
il n'y a pas de temps.*

Sisyphe

Quoi? L'Éternité*

Les arts plastiques, et probablement de tout temps mais dans des termes, certes, variables, permettent de se faire une idée en même temps qu'une image, de «voir» certaines notions difficilement imaginables pour l'esprit telles que l'éternité ou son contraire apparent l'éphémère.

En ce sens, il y a lieu d'envisager cet article comme une proposition d'illustration et de songer qu'il pourrait s'appliquer, *mutatis mutandis*, à bien d'autres modèles, ainsi que les religions ou les légendes les ont abondamment diffusés au cours des siècles. La relecture des mythes par des artistes contemporains invite à la réflexion et ce sujet complexe autorise sans doute une vision élargie du contexte qui ne se limite, évidemment pas, ni à la mythologie grecque ou romaine ni à la seule pensée chrétienne qui s'en sert abondamment, comme chacun sait.

Le *Sisifo* de Fabro réussit cet exercice, périlleux, d'évoquer en termes plastiques des propos poétiques anciens, passés dans la connaissance historique; on pourrait dire, fondateurs de chacun. Ce qu'il y a d'exceptionnel dans cette traduction plastique du mythe, c'est qu'elle ne réduit pas le sujet à quelques clichés mais l'ouvre et propose

de multiples lectures qui peuvent à certains égards s'avérer contradictoires —pourquoi pas?—, en tout cas ambiguës. Si on analyse rapidement la pièce, on voit qu'elle aborde sous divers angles la question du temps: c'est le temps quotidien évoqué par la farine que moud le cylindre de marbre; c'est le temps cosmique dessiné aux bases de ce cylindre par des constellations (du Nord et du Sud) et le plaçant dans un axe Est-Ouest, des points lumineux qui font songer

aux étoiles; c'est aussi le temps existentiel auquel renvoie évidemment la figure de Sisyphe écrasé sous le poids de sa pierre et dessiné par le mouvement de celle-ci.

L'éternité

Si nous en revenons au sens général du mythe tel que les poètes anciens nous l'ont livré, je dirais volontiers que ces différentes catégories du temps (quotidien, cosmique, existentiel) y sont chapeautées par une quatrième: l'éternité; un temps qui n'en finit pas, *sensa fine*, comme le dit le titre d'une œuvre de Giulio Paolini. L'éternité, mieux que l'immortalité, semble ainsi convenir pertinemment au thème de Sisyphe. La seule manière d'approcher ce concept, il est vrai métaphysique, étant paradoxalement d'évoquer un temps fini, «à échelle humaine». Ainsi, l'œuvre de Hans-

© Ph. De Gobert

Luciano Fabro, *Sisifo*, 1993.

«*Sisyphe, en nous, meurt quand il oublie de dire son amour et quand il oublie que cela est nécessaire à la vie, comme le jour qui se lève ou comme le pain que dévoile la sculpture de Luciano Fabro*».

Peter Feldmann, *100 years*, qui présente la durée d'un siècle par une suite de cent et un portraits photographiques d'enfants, d'hommes et de femmes âgés de quelques semaines à 100 ans, confirme cette hypothèse curieuse: la façon d'illustrer pour nous, humains, l'éternité, passe nécessairement par des «tranches», «des tranches de vie», c'est-à-dire des instants finis, éphémères. Notre intuition du temps cosmique, infini ou éternel, se réduit à la conscience que nous avons, par exemple, face à ces

portraits, du temps qui nous est donné dans notre existence pour grandir et passer progressivement du stade de nouveau-né à celui de vieillard; un temps qui, à vrai dire, est plutôt une durée, celle d'une vie limitée ou celle d'un siècle, mais en même temps infiniment riche en instants consacrés à chercher petit à petit, de manière quasi infinitésimale, une place —sa place— dans le monde; comme si vivre consistait à devenir de plus en plus «mondain» (dans le monde), de moins en moins «simple».

Cela dit, et pour en revenir une fois encore à Sisyphe, l'éternité absolue serait, sans ce stratagème de représentation, inconcevable pour nous — l'atrocité du supplice de Sisyphe, puni par des dieux intraitables, étant précisément l'absence de terme final. C'est aussi pour ça que la morale grecque ancienne que nous raconte la mythologie me semble rude et plus intransigeante que la morale chrétienne qui viendra ensuite. Cette dernière repose sur le principe de rédemption, sur la possibilité de bénéficier du pardon, de négocier en quelque sorte la fin de notre destin. En ce sens, j'aime citer ici la phrase de saint Jean qui, en substance, dit: «*Car si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et Il connaît toute chose*».

Au départ du mythe de Sisyphe, l'idée paradoxale qui traverse l'esprit se résume peut-être à ceci: l'éternité, alors même qu'elle nie le temps, ne peut être évoquée qu'en termes temporels: un siècle et des âges, une seconde, un million d'années etc. Ce qui nous amène à considérer l'imagerie de l'éternel autrement, c'est-à-dire en relativisant le concept: je vois plus d'éternité dans une seconde vécue qu'en face des pyramides égyptiennes, par exemple, qui sont pourtant l'exemple typique du cliché ou du poncif courant aujourd'hui pour représenter ce qui semble immuable ou une certaine perfection de la beauté universelle, et le sentiment d'éternité s'éprouve avec plus d'évidence lorsque l'orgueil humain est bafoué car toute pyramide, toute construction humaine peut être défaite, mise à terre, par un accident géologique minuscule au regard de la planète et plus encore insignifiant au regard du temps.

Le sens de la vie

Enfin, en corollaire à cette idée d'une éternité relative, s'installe la question essentielle que l'artiste se pose face à l'histoire de l'art, celle du sens de la poursuite de son travail: pourquoi continuer à produire des œuvres alors que tout a, probablement, été dit? Pourquoi remettre sans cesse l'ouvrage sur le métier? Pour quelle raison insensée refaire une «Vierge» de plus alors que Giotto, Bellini ou la tradition byzantine nous en ont donné les plus beaux traits? Quelle folie pousse un artiste à rivaliser ainsi avec la perfection? Cette question, que doit sans doute se poser tout artiste, est un peu celle que Sisyphe se pose au moment où il ramasse

© Ph. De Gobert

Hans-Peter Feldmann, *100 years*, 2001.

pour la nième fois son rocher afin de tenter à nouveau de lui faire franchir le sommet de la montagne: quel sens accorder à quelque chose qui n'en possède pas a priori, et quelle est la raison de cet acte et de cette folie? À vrai dire, poser cette question revient à poser celle, tout aussi absurde, du sens de la vie: pourquoi vivre mes 56 ans alors que d'autres, comme les images de Feldmann en attestent, les ont eus avant moi? Dès lors, la réponse est évidente: par nécessité! La nécessité qui pousse l'enfant et l'artiste à grandir, à être dans le monde, à affirmer leur singularité malgré le monde, malgré les autres.

Finalement, nous sommes tous semblables à Sisyphe, dans les différentes étapes de notre vie quand, par exemple, nous faisons à un être chéri, les déclarations d'amour nécessaires pour qu'il croie en nous, pour qu'il se sente habité d'un sentiment tel que nous en serons plus beaux. Il n'y a pas de recette à l'amour sinon celle de le dire et de le répéter sans cesse avec des gestes, avec des paroles, avec des cadeaux ou des présences —peu importe—, avec le don de soi-même, — une part intime légèrement dévoilée et inspirée par le sentiment amoureux. Sisyphe, en nous, meurt quand il oublie de dire son amour et quand il oublie que cela est nécessaire à la vie, comme le jour qui se lève ou comme le pain que dévoile la sculpture de Luciano Fabro. ■

Laurent Busine
Directeur du Mac's (Grand-Hornu)

* Les titre (emprunté à Marguerite Yourcenar) et intertitres sont de la rédaction.

Ce texte, largement modifié pour la circonstance, est paru pour la première fois sous le titre *Le Jour se lève* dans le livre *Sisyphe. Le Jour se lève. [Catalogue & Critiques]* publié à l'occasion de l'exposition éponyme organisée au Musée des Arts contemporains du Grand-Hornu du 17 septembre 2006 au 14 janvier 2007.

En un rien de temps

Le téléphone sonne. C'est la rédactrice en chef de la revue que vous tenez entre les mains qui vient demander à votre humble serviteur un article sur le temps. «Et ça nous arrangerait bien si tu pouvais le remettre dans quatre jours». «Pas possible à si bref délai», réponds-je, trop heureux de m'en tirer à si bon compte. La réponse fuse illico: «Ah bon, dans quinze jours, alors?» Première leçon: le temps est élastique, et les délais immuables ne le sont pas vraiment. Sauf pour les impôts et la mort, on suppose.

© M. C.

Le temps... Vous le comptez probablement en minutes et en heures. Les scientifiques, eux, ont, pour le mesurer, des unités vachement plus rigolotes. Comme la yottaseconde (une seconde multipliée par 10^{24}), la yoctoseconde, son opposée (10^{-24}) ou, ma préférée, la pétaseconde, qui vaut un milliard de seconde, tant il est vrai que, parfois, autour d'un billiard, on peut croiser l'une ou l'autre pétaseconde. Les mêmes scientifiques précisent que la seconde est «la durée de 9 192 631 770 périodes de la radiation correspondant à la transition entre les deux niveaux hyperfins de l'état fondamental de l'atome de césium 133». Ce qui, on en conviendra, nous fait une belle jambe.

Mais, depuis le temps que le temps passe, on pourrait imaginer que son inventeur serait retourné à sa table de travail pour un peu améliorer sa création. D'abord, parce que, si elle passe bien les vitesses, c'est toujours quand il ne faut pas: le temps reste calé en première et fait un minable une heure à l'heure quand on voudrait qu'il accélère un peu. Et, quand on aimerait qu'il freine un bon coup, il nous fait juste l'inverse, et les bons moments sont finis avant même d'avoir commencé. Mais le pire, ça reste quand même ce défaut fondamental: le petit génie qui a créé le temps a totalement oublié de mettre une marche arrière.

Ça fait des millénaires qu'on lui fait remarquer que ce serait quand même vachement utile, histoire de revenir juste avant la gaffe fatale qu'on vient de commettre (au choix: mettre de la super dans le réservoir d'un moteur diesel, dire «Oui» à l'officier de l'état civil, dissoudre l'Assemblée Nationale, aller libérer l'Irak...) On attend l'upgrade, la version 1.2, l'Édition Deluxe avec cet ajout bienvenu. Mais non, rien à faire, cette grande feignasse qui a livré un machin avec plein de bugs refuse d'en changer un iota. Même Bill Gates aurait fait mieux, et ça, c'est pas peu dire.

En plus, le temps est mal réparti: il y a ceux qui n'en ont jamais assez, et les autres qui en ont trop, au point d'en être réduit à le tuer. On en a même fait une industrie: films crétins, émissions bavardes, livres ineptes, tout est bon pour achever ces zettasecondes dont personne ne veut. Vous vous rendez compte? Si la majorité de l'humanité ne cherchait pas désespérément à perdre son temps comme on perd son chien avant les vacances, Disneyland Paris n'aurait jamais été créé. Et l'humanité ne s'en porterait probablement pas plus mal, car obliger des comédiens à endosser une pelisse en matière synthétique pour aller faire coucou à des gamins remplis à ras bord de sucreries devrait être rangé dans les traitements dégradants interdits par l'ONU. Ou par l'Unesco, peu importe.

Pourtant, comme on disait dans les films de science-fiction de quand j'avais 15 ans, il y a bien des failles dans le continuum spatio-temporel. En clair: oui, il existe des tunnels dans le temps. Les plus connus s'ouvrent, du lundi au vendredi, vers 9 heures du matin. Quand vous en ressortez, vous ne vous souvenez de rien: qu'avez-vous bien pu faire pendant les 7h36 ou 8 heures qui viennent de s'écouler? Autre tunnel temporel: celui qui vous attend dans un grand pays au sud de chez nous, quand vous commandez dans un restaurant. Une heure plus tard, vous commencez à trouver le temps long et vous demandez au patron si, par hasard, vous pourriez être servi. La réponse fuse: «Pas de ma faute, le personnel est débordé, c'est à cause des 35 heures». Comment 35 heures de travail peuvent-elles se muer en une heure d'attente?

Mais je vois le bas de la page qui arrive à une vitesse grand V. Je n'ai plus que le temps de vous remercier d'avoir consacré quelques zeptosecondes (10^{-21}) à déchiffrer ces propos incohérents. Et de vous encourager à reprendre une activité moins inepte. Assez perdu de temps! ■

Marc Oschinsky

École, laïcité et religion

Le rapport oublié

L'obscurantisme religieux menace-t-il l'enseignement de l'école laïque? La question méritait sûrement d'être posée. Elle a maintenant une réponse, gênante, dans le rapport Obin¹. Ce rapport a été rédigé en 2004 par Jean-Pierre Obin, inspecteur général de l'Éducation nationale. Il constitue la synthèse d'une enquête menée par l'auteur et huit de ses collègues. Malgré son sérieux et son extrême modération de ton, le document a manifestement provoqué une forte gêne dans les milieux politiques qui ont tenté de lui infliger le sort de toute vérité qui dérange: le classement sans suite. Malheureusement pour les partisans d'un prudent oubli, le rapport a d'abord circulé de manière informelle et fait aujourd'hui l'objet d'une publication commentée.

Vingt contributeurs analysent, en toute liberté mais avec pertinence, ce texte interpellant. Patrick Kessel, ancien Grand maître du Grand Orient de France y cohabite avec Fadela Amara, présidente de Ni Putes ni Soumises, Ghaleb Bencheikh, présentateur de l'émission «Islam» de France 2 ou Jeanne Hélène Kaltenbach, membre du Haut Conseil à l'Intégration. Pas vraiment une bande de laïcards excités ou d'anticléricaux bornés. Ce qui les rassemble, une inquiétude commune nourrie par un travail d'analyse irréprochable.

La contestation de certains enseignements

Le rapport Obin a été élaboré en pleine «affaire du voile» et, avec beaucoup d'intelligence, il prend ses distances avec ce qu'il considère comme un épiphénomène ou, mieux, comme l'écran entre le public et les défis auxquels l'école de la République doit répondre quotidiennement. La contestation régulière des enseignements de l'histoire, de la biologie, des cours d'éducation physique et sportive devient le lot quotidien de certains établissements. Ces comportements sont, selon le rapport,

révélateurs d'une contre-culture influencée largement par des préjugés religieux. L'islam n'est pas seul en cause et le document souligne combien l'influence des fondamentalistes protestants s'exerce elle aussi, notamment dans les populations africaines d'origine subsaharienne. On voit s'établir un front commun s'accordant sur le créationnisme, le refus de la critique historique et la soumission à l'interprétation littérale des textes.

À côté des attitudes face aux enseignements dispensés, le rapport relève aussi des nombreux signes d'enfermement identitaire et un *flicage* de plus en plus systématique des élèves dissidents. Au nom d'une prétendue fidélité aux racines, à l'ethnie, à la tradition, cette pression s'exerce sur ceux qui seraient tentés de s'identifier aux *Gaulois*. Qui veut s'émanciper du marquage identitaire est stigmatisé comme *traître* et, pour ce qui concerne les filles, comme *salope* ou comme *pute*.

Dés-intégration

Impossible de résumer ici les vingt contributions, personnelles et contrastées, des personnalités sollicitées. Avec indépendance et nuance, elles éclairent les tendances lourdes identifiées par le rapport. Sans trop de surprise, l'enquête met en évidence l'influence grandissante du communautarisme à fondement religieux et la régression de la condition féminine. Mais aussi la contestation systématique de certains enseignements et le refus —de plus en plus fréquent chez les élèves— de se vivre comme membre de la *communauté nationale*. S'inventant une identité taillée à la mesure de leurs besoins —ou de leur malaise— le principal souci des jeunes semble être de s'opposer aux *Gaulois*. L'une des auteurs utilise à ce propos la notion de *dés-intégration* de l'espace public, phénomène

qui constitue selon elle la principale menace contre le vivre ensemble.

Il se dégage de tout ceci un sentiment très net de rupture grandissante entre l'école et les jeunes dont elle a la charge. L'institution scolaire serait ainsi menacée dans son rôle essentiel: l'insertion sociale. Le rapport souligne bien aussi à quel point les enseignants sont désarmés face à ce défi. Faute de formation adaptée, ils

© M. C.

L'institution scolaire serait ainsi menacée dans son rôle essentiel: l'insertion sociale.

opposent parfois à leurs élèves des réactions totalement inadaptées qui —*in fine*— risquent fort d'aggraver les problèmes. Certains, par contre, abandonnent tous principes et renoncent à défendre les valeurs laïques et républicaines, d'autres basculent dans le racisme.

Même si certaines menaces se profilent à l'horizon, la situation belge n'est évidemment pas tout à fait comparable à ce que décrivent le rapport et les commentaires, mais la qualité des contributions conserve tout son intérêt, même pour nous. ■

Claude Wachtelaer
Inspecteur - Coordinateur pédagogique
Instruction publique - Schaerbeek

1 Les signes et manifestations d'appartenance religieuse dans les établissements scolaires, rapport présenté par Jean Pierre Obin, 2004.

Seksig, A., Paoli, P.F. et al., *L'école face à l'obscurantisme religieux*, Max Milo, coll. Débat, Paris, 2006.

Un entretien avec Jean-Louis Thiériot

Héritages thatchériens

Alors qu'elle est au soir de sa vie et n'a plus aucune influence sur le jeu politique, on reparle de Margaret Thatcher. Et si la Dame de fer était le gourou de l'époque?

L'historien et avocat français Jean-Louis Thiériot est l'auteur d'un *Margaret Thatcher* qui ne devrait pas passer inaperçu auprès du public francophone. Ce livre écrit d'une plume sage et empathique trouve un écho particulier en ces temps de va-et-vient. D'une part, la sortie de Tony Blair qui, bien qu'appartenant à l'autre bord politique, a prolongé à plus d'un titre la politique de la «Dame de fer». De l'autre, l'arrivée à l'Élysée de Nicolas Sarkozy, auquel fermeté et détermination prêteraient des accents thatchériens s'il faut en croire certains commentateurs. Entretien.

Jean-Louis Thiériot, votre intérêt pour Margaret Thatcher, c'est d'abord une histoire d'impôts. Pouvez-vous nous en dire plus?

I Jean-Louis Thiériot: L'empire britannique fut longtemps la première puissance mondiale. Dans les années 70, il était littéralement au bord de la faillite. En 1979, Margaret Thatcher a redressé la Grande-Bretagne, ce qui en fait un personnage intéressant. C'est ma première motivation. La seconde réside dans le fait qu'en tant qu'avocat, j'ai vu nombre de mes clients émigrer en Angleterre, du moins les plus brillants, et je me suis demandé pourquoi. Je suis remonté aux sources, donc à Margaret Thatcher. Et j'ai compris que ce qui y attirait les Français était l'absence d'ISF (impôt sur la fortune), l'existence d'un droit des sociétés beaucoup plus simple, une mentalité et des structures qui favo-

risent l'entreprise. Le tout attirant fatalement les créateurs de richesses et d'emplois.

Margaret Thatcher a réformé l'économie britannique au point de faire aujourd'hui du Royaume-Uni un des pays les plus riches de l'UE. Mais ce fut souvent au détriment de la *Working Class*.

I JLT: Elle a moins détricoté le *Welfare State* —l'État providence— qu'on ne l'a dit. Le système de sécurité sociale britannique n'a pas été touché. Mais il est vrai que les grandes réformes ont conduit à la privatisation et à la disparition de l'économie subventionnée. L'Angleterre de 1979 avait une industrie subventionnée. De grands groupes publics perdaient de l'argent et vivaient grâce aux contribuables. En réponse, Thatcher a mis en place un marché du travail libre et ouvert. Ce fut la fin des négociations collectives avec les syndicats, via une grande victoire symbolique sur les mineurs en 1984. Une grève qui a duré un an et qu'elle a fini par casser.

La «Dame de fer» a veillé enfin à la relance de l'esprit d'entreprise. Dès 1986, le développement de la City a fait de Londres la première place financière européenne.

Son intransigeance lui a valu le surnom de «Dame de fer». Avec le recul, était-ce mérité?

I JLT: Ce n'est pas elle qui a choisi ce surnom, mais l'*Étoile rouge* —qui était l'organe officiel des forces soviétiques— parce qu'elle était hostile aux accords d'Helsinki qu'elle estimait dangereux. Face à une Angleterre qui allait à vau-l'eau, elle a tenu dans les moments les plus

critiques. Comme lors de la grande restructuration économique de 1982-1983 et ses trois millions de chômeurs. Comme lors de la guerre des Malouines ou lors de la grève des mineurs. Dame de fer, cela la définit assez bien. Mais l'apport de Thatcher ne se limite pas à l'économie. Il y a tout un volet de sa philosophie que l'on méconnaît de ce côté-ci de la Manche. Sa dimension sociale-chrétienne par exemple. Elle citait régulièrement la parabole des talents. Donne le meilleur de toi-même...

Hormis sa face publique, quelle était la personnalité de celle qu'une certaine presse avait surnommée l'«épicière de Grantham» en raison de ses origines petites-bourgeoises?

I JLT: Ce n'est pas quelqu'un avec qui on serait allé boire un verre tous les jours. Elle avait un caractère extrêmement fort. En raison de ses origines (son père tenait une épicerie à Grantham, au nord de Londres), elle était très respectueuse du «petit personnel» et de ceux qui la servaient avec dévouement. Elle traitait en revanche ses ministres de manière incroyable. Lord Soames, qui était le gendre de Churchill, fut viré du gouvernement en 1981 en s'écriant: «C'est fou, je n'ai jamais parlé comme cela à mon palefrenier. J'ai été chassé comme un laquais». Elle était dure, extrêmement exigeante avec ceux qu'elle estimait ses égaux.

Le thatchérisme qui fut honni par la gauche sur le continent a pourtant été perpétué, maintenant certains aménagements, par Tony Blair, l'homme qui conduit

le Labour à la victoire face aux conservateurs en 1997. Comment expliquer cela?

I JLT: Un historien français avait appelé le blairisme «le thatché-risme à visage humain». Je crois que c'est très exactement la réalité des choses. Blair n'a pas renié les acquis du thatchérisme. En 1997, son porte-parole a même déclaré: «*Nous sommes tous devenus thatchériens*». Aucune des grandes réformes de Thatcher n'a été remise en cause. La situation économique et budgétaire étant saine, Blair a pu offrir au pays une politique sociale et éducative qui marque une courbe, mais seulement une courbe. Chronologiquement, il y a eu onze ans de thatchérisme en Grande-

une réussite, est fondée sur des indemnités de chômage extrêmement faibles qui poussent le demandeur d'emploi à trouver très rapidement du travail. D'où pratiquement un plein-emploi. C'est tout à fait dans la philosophie thatchérienne. En revanche, et c'est la différence entre Blair et Thatcher, cette dernière avait tendance à considérer que tout le monde est employable. Il y avait donc une culpabilité du chômeur par rapport à sa situation. Blair a mis en place un système qui constate que certaines personnes sont «incassables». Elles sont prises en charge par la collectivité, car il ne sert à rien de les maintenir dans une recherche d'emploi qui n'aboutira pas. Cela n'a été possible que parce que l'économie a été remise sur des bases saines, via la baisse des dépenses publiques en particulier. La continuation du thatchérisme chez Blair est aussi évidente dans l'atlantisme du Royaume-Uni. L'engagement de Tony Blair en Irak aux côtés de George Bush est dans la droite ligne de l'option ultra-atlantiste de Margaret Thatcher.

Le thatchérisme a-t-il dépassé les frontières pour faire des émules en Europe ou n'y a-t-il été que le représentant d'un libéralisme reaganien qu'on qualifie de sauvage sous nos latitudes?

I JLT: Thatcher a dépassé les frontières. Elle a remporté deux victoires «posthumes». Un: l'Union européenne a repris au moins deux de ses grandes visions. Le marché unique qu'elle a soutenu et la mise en place d'une Banque centrale européenne (BCE) qui a au moins le mérite d'assurer une stabilité de la monnaie et en particulier de l'euro pour ceux qui en font partie. Deux: elle a inspiré à travers ses conseillers toutes les politiques de redressement des économies d'Europe de l'Est qui sortaient du socialisme — les thérapies de choc des années 1992-94. Voilà pourquoi la Nouvelle Europe est beaucoup plus proche du monde anglo-saxon.

La prochaine étape: la France? Quelles différences, quels points communs entre Thatcher et Sarkozy?

I JLT: Je ne lis pas dans les boules de cristal. Mais il y a des différences essentielles. La France

d'aujourd'hui va beaucoup mieux que n'aurait la Grande-Bretagne lorsque Margaret Thatcher est arrivée au pouvoir. Pas d'hyperinflation, prix stabilisés, monnaie stable... L'économie française a été largement privatisée, la culture de la subvention a disparu, sauf exception. La pilule qu'aura à administrer Sarkozy sera beaucoup moins amère que celle de Thatcher. Il y a en revanche des domaines où il existe des parallèles évidents, comme la fonction publique. Celle de la France est démesurée. Thatcher l'avait diminuée de 46%. Par ailleurs, en 1979, la Grande-Bretagne avait la culture de la grève. Elle ne l'a plus. La France, oui, comme on l'a vu au moment du gouvernement Juppé. C'est probablement l'épreuve de force qui va déterminer la période Sarkozy. Soit il remporte une victoire symbolique notamment sur la question du service minimum, soit il ne la remporte pas et dans ce cas, il ne se passera pas grand-chose en matière de réformes.

Sarkozy est-il une Margaret Thatcher en complet-cravate?

I JLT: En France, Thatcher est un épouvantail. Il suffit de penser à la chanson de Renaud «Miss Maggie». C'est un argument électoral. Je pense aussi qu'il faut rendre à Margaret Thatcher le travail théorique qu'elle a fait pendant dix ou quinze ans avec les think tanks, alors que cette préparation n'existe pas chez Sarkozy qui fonctionne, je crois, plus à l'intuition.

Aujourd'hui, Margaret Thatcher influe-t-elle encore sur la politique nationale et internationale?

I JLT: Comme mémoire, référence et épouvantail, certainement. Mais en tant que personne, non. Elle a cessé de prendre la parole depuis 2002. La mort de son mari en 2003 l'a considérablement affaiblie. Elle n'a plus d'influence directe sur les affaires du monde. ■

Propos recueillis par
Pascal Martin

Jean-Louis Thiériot, *Margaret Thatcher*, Éditions de Fallois, 22 euros.

«Margaret Thatcher citait régulièrement la parabole des talents. Donne le meilleur de toi-même...»

Élections françaises

Au FN, c'est «Sarko m'a tuer»

Il faisait peine à voir Jean-Marie Le Pen au soir du premier tour de la présidentielle, le 22 avril dernier. Jamais le Front national n'avait touché à ce point le fond du ridicule. Non en raison de son score faiblard (10,44% contre 16,86% en 2002), mais pour cette incapacité à comprendre que le monde a changé. Et Le Pen ce soir-là d'évacuer l'amertume de la défaite en dansant le jerk sur «*I need some hot stuffs*». C'était pathétique.

À trop vouloir défendre les valeurs du passé finit-on par devenir un homme du passé? Oui, avait asséné Valéry Giscard d'Estaing en 1974, pointant du doigt François Mitterrand. Non, pourrait répondre aujourd'hui Nicolas Sarkozy dans un monde intellectuel idéal. Car c'est en partie en empruntant aux vieilles recettes du nationalisme radical d'un Le Pen que le nouveau président français a gagné son pari le 6 mai dernier, ruinant au passage le fonds de commerce du Front national.

«*Les Français préféreront l'original à la copie*», avait clamé Jean-Marie Le Pen tout au long de la campagne électorale. Peine perdue: plusieurs centaines de milliers de sympathisants du FN lui ont tourné le dos pour plébisciter le candidat de l'UMP. Parce que Sarko a plaidé pour un large tour de vis à l'immigration.

Parce qu'il a ressassé à l'envi l'antique slogan travail-famille-patrie. Parce que les électeurs anciennement frontistes ont compris qu'avec lui, leurs idées avaient une chance d'être enfin mises en application. Exit Le Pen. Avec Sarko le pouvoir n'est plus une chimère.

Sarko=Le Pen? Bien sûr que non. Reste que l'action du nouveau président dira quelle distance celui-ci est capable de mettre entre sa rhétorique populiste et la gestion des affaires. D'ici là, on se rappellera qu'il y eut une mauvaise et une bonne nouvelle. La mauvaise? Sarkozy a contribué tout au long de la campagne présidentielle à banaliser les idées de l'extrême droite. La bonne? Sarko a flingué le FN à bout portant. «Sarko m'a tuer»: l'assassin est connu. Ironie du sort, la «dédiabolisation» du parti entreprise par Marine Le Pen, les concessions faites en matière d'immigration, la mise en veilleuse des attaques racistes et xénophobes, bref tous les efforts consentis par le Front national pour s'en aller draguer en eaux plus calmes n'ont servi que la cause de l'UMP et de son candidat.

La traversée du désert sera longue pour les frontistes. Le score pitoyable (4,29%) enregistré lors du premier tour des législatives le 10 juin dernier montre à quel point le FN est exsan-

gue dès lors que l'enjeu du scrutin ne repose pas sur la figure de son leader. Or, à 79 ans, Jean-Marie Le Pen est malade et fatigué. S'il peut continuer à revendiquer la tête du parti, et même s'imaginer à la présidentielle de 2012, c'est bien parce que nul ne peut prétendre lui succéder efficacement, égaliser sa façon et son charisme de tribun. Qu'importe qui sortira vainqueur de la guerre de succession qui va s'engager, on voit mal actuellement qui pourrait ramener le parti au second tour d'une présidentielle. Le dauphin désigné, Bruno Gollnisch, est soutenu par les cadres, mais affiche un degré de séduction zéro. Sa rivale, Marine Le Pen, peut compter sur le soutien de son père, de la base et —même involontaire— des médias (ndlr: elle n'a pas été élue au second tour).

Les réformes entreprises par Nicolas Sarkozy vont générer inévitablement un certain nombre de mécontents qui reflueront vers l'extrême droite. Cela ne suffira pas. Au bout du compte, face à une droite dite décomplexée, prompte à appeler un chat un chat, la question est de savoir quel est l'homme (ou la femme) qui pourra rouvrir les ulcères de la France profonde. Dans un pays où la lutte des classes n'est pas morte, où la fibre révolutionnaire chatouille chacun, il y aura toujours un bateleur pour ranimer les cendres du général Boulanger au Café du commerce. De là à conquérir l'Assemblée nationale...

Les populismes et les extrêmes droites européennes connaissent des hauts et des bas. Pour un naufrage aux Pays-Bas, c'est la grand-voile que l'on hisse au Danemark. Pour une débâcle en Italie, c'est une alliance que l'on fête en Slovaquie. Même s'il a plafonné le 10 juin, le Vlaams Belang rappelle par son ascension qu'un contexte social et économique défavorable ne suffit pas toujours à expliquer le succès des idées courtes. Cette extrême droite là, moderne, éduquée, possédant l'art de parler aux médias, est une dangereuse évolution du fossile lepéniste. ■

© AFP

Pascal Martin

La rencontre de Stéphane Renard avec Fatoumata Sidibe de Ni Putes Ni Soumises

«Le féminisme doit être réinventé!»

Né en France en 2003 dans les banlieues pour dire non à la violence, notamment à l'égard des jeunes filles, le mouvement Ni Putes Ni Soumises* a suscité la naissance de plusieurs comités en Europe, et notamment en Belgique. Où devrait être publié en septembre le *Guide du respect*, très attendu dans les milieux scolaires et associatifs, confrontés à trop de dérives violentes. Rencontre avec Fatoumata Sidibe, présidente du comité belge Ni Putes Ni Soumises.

La situation en Belgique paraît, a priori, peu comparable à celle des banlieues françaises. Vrai ou faux?

I F. S.: Comparable, mais pas identique: nos quartiers défavorisés sont enclavés dans les villes. Les choses sont donc plus diffuses. Pourtant, chaque mois, de nouveaux crimes et agressions misogynes, homophobes, racistes, antisémites sont commis. Par exemple, ces femmes aspergées d'essence à Knokke et à Charleroi. Par exemple, à Bruxelles, une jeune femme décédée des suites d'un exorcisme pratiqué par des intégristes musulmans. Hélas, ces cas sont peu médiatisés. Or, en Belgique, une femme sur cinq serait victime de violences. Il y a aussi une dérive intégriste dans certains quartiers. Je travaille à Saint-Gilles, où je sens cette tendance depuis une dizaine d'années: la mainmise des fondamentalistes s'accroît, les femmes rasent de plus en plus les murs...

On évoque souvent le désarroi des gens de terrain...

I F. S.: Il est réel. Dans certaines écoles, quand des filles ne viennent plus à l'école, les enseignants ne savent plus quoi faire. La mixité scolaire est remise en question. Des filles ne peuvent plus aller en classes vertes, suivre des cours de biologie ou de gymnastique. Et lorsque des représentants de plannings familiaux viennent présenter leurs activités, certains jeunes quittent la classe parce que l'on parle de sexualité.

Quant aux hôpitaux, on sait que des hommes refusent désormais que leur femme soit accouchée par un gynécologue masculin. On sait moins que, dans certains établissements, il ne se passe plus un jour sans une demande de reconstruction d'hymen ou, à défaut, d'un certificat de virginité... Certains médecins souhaiteraient une loi les interdisant. D'autres estiment que ne pas répondre à ces demandes, c'est mettre en danger la vie des femmes concernées.

Ces dérives dépassent-elles le cadre de la religion musulmane?

I F. S.: Absolument. Elles concernent tous les fondamentalismes: islamistes, intégristes chrétiens (voyez l'attitude de certains prélats vis-à-vis de l'avortement ou de l'homosexualité), mais aussi évangélistes des Églises du réveil. Celles-ci sont en train de mener un combat souterrain très préoccupant de déconstruction de nos valeurs... Des «prédicateurs volants» passent dans les hôpitaux pour endoctriner les malades du sida (soi-disant guérissable, comme le cancer, par la prière!) et qui contrecarrent les dispositifs médicaux.

Le féminisme redevient-il un combat d'avant-garde?

I F. S.: Le féminisme doit être réinventé! Le droit de vote ou un compte bancaire pour les femmes, le droit à la contraception, à l'avortement, tout cela n'est pas très ancien. Au moment où les régressions sont de plus en plus multiples, il faut apprendre aux jeunes l'histoire récente, pour leur montrer que rien n'est jamais acquis. Dommage aussi que certaines féministes historiques aient oublié les femmes des quartiers populaires. Se battre pour la parité en politique est important, mais elle ne concerne qu'une partie de la problématique. La majorité des femmes cherche tout simplement un espace de liberté. Aussi, abandonner ces femmes au nom du relativisme culturel et du droit à la différence —confondu avec la différence des droits—, c'est une

forme de racisme à rebours! Commencer seulement à réagir quand des femmes se font cracher dessus dans la rue parce qu'elles ne sont pas couvertes de la tête aux pieds, ou qu'elles ne restent pas cloîtrées chez elles, c'est beaucoup trop tard!

Les femmes sont un baromètre de l'état d'une société. Quand celle-ci régresse, les femmes sont toujours

Fatoumata Sidibe – Faut-il rester coi pendant que les religieux de tous bords prennent d'assaut les structures associatives?

les premières victimes. Le combat pour les femmes n'est pas séparable des autres luttes, contre la précarité, l'exclusion, le sexisme, l'obscurantisme... Essayons de relier les causes aux effets et n'isolons pas la question des femmes. D'autant que ce nouveau féminisme, que nous préférons appeler «mixisme», doit aussi se construire avec les hommes.

Vieux combat laïque...

I F. S.: Oui, mais la laïcité doit réapprendre à dire stop au grignotage de l'espace public par le religieux. Trop de laïques restent cois pendant que les religieux de tous bords prennent d'assaut les structures associatives. Pourquoi? Il est moins cinq, et peut-être moins encore! ■

* ndlr: Fadela Amara, présidente du mouvement Ni Putes Ni Soumises, vient d'être nommée Secrétaire d'État à la politique de la ville du gouvernement de François Fillon.

© St. Renard

Identification électronique

Facilité et contraintes

Qu'il s'agisse d'une carte de banque, d'une carte SIM de gsm, d'une carte d'identité, d'un passeport ou encore d'une étiquette de prix, consciemment ou non, nous côtoyons la carte à puce au quotidien. L'identification électronique comme sujet de réflexion éthique a fait l'objet d'un récent colloque, «Informatique et société»¹. Une synthèse des quatre exposés (cités en notes) et de quelques interventions majeures.

La carte à puce, dont le brevet a été déposé dans les années 70, constituée d'un grain de silicium dans un support plastique, est un micro-ordinateur à elle seule. On la transporte dans la poche tous les jours et elle nous suit tout au long de nos déplacements. Elle permet la vérification d'informations et peut se comporter comme un «représentant électronique» de l'utilisateur. C'est un objet portable multi-applicatif facile à utiliser, un ordinateur capable de communiquer de l'information à la demande de l'utilisateur, mais aussi à son insu².

En marge de la campagne de distribution orchestrée en Belgique, cette carte à puce particulière qu'est la carte d'identité électronique a alimenté notre réflexion. Elle est l'aboutissement d'une longue histoire visant à certifier l'identité des individus et à éviter des aventures comme celle de Martin Guerre, ce paysan français né en 1524, disparu pendant plusieurs années et dont l'identité avait été usurpée auprès de sa famille par un imposteur. En effet, à l'époque: nulle carte d'identité, nulle preuve d'existence si ce n'est par les dires de la famille. En 1539, apparaissent officiellement en France les registres paroissiaux qui répertorient les naissances et décès des habitants ayant reçu le baptême. Les registres de mariages, eux, sont créés à partir de 1579. Mais les registres sont périssables, ils sont souvent détruits par les guerres, incendies... et en 1667, la tenue des registres en double devient obligatoire. Lors de la Révolution française, ces registres paroissiaux perdent leur caractère officiel grâce à l'instauration de l'état civil. En Belgi-

que, on le retrouve dès 1830. Les actes (de naissance, de mariage, de décès) ne sont plus gérés par les autorités religieuses mais par un service public. C'est avec la guerre 14-18 qu'arrive la carte d'identité qui, depuis quelques années, est devenue électronique.

Une puce omnisciente

Elle est constituée d'une partie visible mais aussi d'une puce électronique qui contient une photo numérique, l'adresse, des clés d'identification et de signature. Elle nous permet de nous identifier via le numéro de Registre national, registre qui a une existence légale depuis 1983. Il facilite l'échange entre les administrations et la mise à jour d'informations civiles sur les citoyens, rationalise la gestion communale des registres de population et simplifie certaines formalités administratives. Le numéro de Registre national, constitué de onze chiffres dont la date de naissance et un numéro de contrôle, permet d'accéder à ces informations. Celles-ci ne sont pas accessibles à tout un chacun, mais il nous est possible de prendre connaissance de nos données personnelles et d'en demander la rectification s'il en est besoin. La demande peut être faite via Internet à partir d'un lecteur de carte compatible³.

Mais à l'heure du vote électronique, on peut penser au risque d'un lien facile entre le fichier des électeurs et celui des votes émis, ce qui briserait le secret du vote. De manière plus générale, on peut craindre une connexion plus facile entre divers fichiers (Registre national, Sécurité sociale, fichiers professionnels et commerciaux ...).

La carte d'identité contient aussi la signature électronique équivalente à la signature manuscrite. Signer, c'est s'identifier en tant que signataire, c'est manifester son adhésion à un certain contenu à un moment donné. Un document électronique est sujet, au même titre qu'un document papier, à différentes sortes de falsifications. L'identification électronique doit apporter des solutions à différents

problèmes: elle doit vérifier que le contenu n'a pas été changé, qu'il s'agit bien du bon signataire et que seul le destinataire sera autorisé à lire ces informations. La signature électronique va ajouter une signature cryptée au contenu (à un moment donné) du document. Cette signature sera vérifiée à l'arrivée du document et en assurera ainsi l'authenticité. L'utilisation de cette signature soulève le problème de la confiance aveugle que l'on pourrait être amené à avoir en l'informatique. Lors d'un appel d'offre, par exemple, les enveloppes scellées, arrivant isolément, sont ouvertes toutes en même temps devant le conseil d'administration de l'organisme. Lors de la dématérialisation des réponses par Internet, il y a un risque que les administrateurs puissent connaître leur contenu à l'avance et fausser ainsi une concurrence équitable⁴.

Nous avons une carte d'identité électronique, un passeport électronique, nous sommes identifiés numériquement, mais pourquoi tout cela? Le but premier est la simplification de nos contacts avec les administrations et avec l'État en général. Un autre objectif est la non-usurpation d'identité et, de façon plus générale, la sécurité individuelle et collective. Mais comment empêcher le clonage d'une carte, comment empêcher une attaque logicielle des informations contenues? Déjà à la fin des années 90, l'ingénieur français Humpich a démontré que le système des cartes bleues était faillible. Plus on augmente la technicité, plus on augmente le risque de déficience.

Si nous sommes conscients d'utiliser notre carte de banque en l'insérant dans un appareil, il n'en est pas de même avec le nouveau passeport européen muni d'une antenne permettant l'accès aux données personnelles à distance ou encore avec un gsm qui est un véritable localisateur à quelques centaines de mètres près. Ne sommes-nous pas surveillés dans nos faits et gestes? Nous sommes tracés à chaque dépense, lors de chaque signature, à chaque appel téléphonique,... Une

illustration en a été donnée lors de cette alerte à la salmonellose dans une grande surface française où les clients ayant acheté la marchandise suspecte ont été retrouvés grâce à leur paiement bancaire. Un drame sanitaire a ainsi pu être évité. Mais on voit également qu'un simple dispositif de paiement permet de traquer n'importe quel usager et ceci sans son consentement.

cratique qui consiste à imposer un service sans donner réellement la possibilité à la personne de le refuser puisque la procédure est extrêmement compliquée? En principe, on doit pouvoir choisir d'utiliser un service si on le désire et on ne devrait pas être dans l'obligation de se battre pour le refuser.

Nous sommes désormais identifiés

important que la société dans laquelle nous vivons reste une société ouverte, y compris aux «sans papier». La société que nous bâtissons doit toujours laisser place à la confiance. L'outil électronique offre un grand nombre de possibilités, facilitant les actes de la vie quotidienne, mais il apporte aussi son lot de contraintes. Or, dans un système démocratique, pour être valide, toute contrainte doit recueillir l'adhésion, sinon de l'ensemble, au moins de la majorité des usagers. Que ce soit au niveau de l'identification, de l'authentification,

Se pose le problème du type de données inscrites sur la carte d'identité qui n'affiche plus d'informations visibles utiles en cas d'urgence (adresse, nom du conjoint, ...) mais qui contient dans la puce ce qui, actuellement, oblige, par exemple, de fournir la photo en signant à distance⁵.

Un service imposé et non choisi

Sans parler de la personne désarmée devant le numérique, qui ne maîtrise plus la communication au centre de laquelle elle se trouve. Que penser du processus antidémocrati-

par le numéro de Registre national. Ne sommes-nous d'ailleurs pas réduits à ce simple numéro? Notre carte d'identité contient notre signature électronique. À plus ou moins long terme, nous ne posséderons peut-être plus qu'une seule carte qui nous permettra de nous identifier, de voyager, de signer; sa puce contiendra les certificats de naissance, de mariage, de décès. Et pourquoi pas nos empreintes digitales ou la couleur de l'iris? Cette carte seule sera notre lien avec les administrations, les banques, les assurances... Mais que se passerait-il si elle est copiée, craquée, falsifiée? Qu'arrivera-t-il en cas de guerre, de coup d'État? N'aurons-nous plus d'endroit où nous cacher?

Notre société deviendra-t-elle pareille à celle des films de science-fiction où tout est contrôlé par un simple ordinateur et où l'être humain a totalement perdu sa liberté?

La carte à puce est une avancée considérable, elle nous facilite la vie au quotidien et elle continue d'évoluer. Sa sécurité s'améliore et son utilisation se simplifie. Mais il est important que la société dans laquelle nous vivons reste une société ouverte, y compris aux «sans papier». La société que nous bâtissons doit toujours laisser place à la confiance. L'outil électronique offre un grand nombre de possibilités, facilitant les actes de la vie quotidienne, mais il apporte aussi son lot de contraintes. Or, dans un système démocratique, pour être valide, toute contrainte doit recueillir l'adhésion, sinon de l'ensemble, au moins de la majorité des usagers. Que ce soit au niveau de l'identification, de l'authentification, de la consommation ou encore de la santé, aucune avancée ne peut se faire sans un effort important d'information et de transparence. C'est dans cet esprit que s'est inscrite notre réflexion où les aspects techniques, économiques, sociaux, juridiques et moraux ont été abordés. ■

Catherine Leruste
Maître-assistante à l'ESI
(Haute École de Bruxelles)

Patrick Lebègue
Maître de conférences à l'Université de Lille

1. Organisé par l'ESI (École supérieure d'Informatique/Haute École de Bruxelles), en collaboration avec l'IUT «A» (Institut universitaire de Technologie) de Lille-http://www.heb.be/esi/infosoc_fr.htm

2. Introduction aux technologies des cartes à puce et à la notion d'identité numérique par Gilles Grimaud.

3. Le Registre national et la carte d'identité par Luc Smet.

4. Présentation des projets CESAME/SALADIN, Belgian e-Gov Award 2006 par Philippe Canon.

5. Approche juridique des enjeux éthiques et sociaux par Daniel Fesler.

Le père: place rêvée, place réelle

Pauvre père, attaqué de toutes parts et réduit à la portion congrue! Un plaidoyer dépourvu d'hystérie pour la réhabilitation de l'homme... comme père, c'est l'objectif du psychologue toulousain Jean Le Camus. Invité à l'ULB*, il pose un regard sage et raisonnable sur ce phénomène de la paternité «nouvelle». Traditionnel?

Particulièrement connu et apprécié pour ses nombreuses études psychosociologiques qualitatives des modes de construction des rôles sexués, Jean Le Camus est souvent sollicité (et agacé) par la mode actuelle des «Nouveaux Pères» dont il ne nie pas l'existence mais dont il relativise la portée. Il décrit à travers deux livres, *Le vrai rôle du père* et surtout *Comment être père aujourd'hui* (Odile Jacob) le profil du «père idéal» du XXI^e siècle, au sein d'un paysage familial qui ne cesse d'évoluer. Ce patriarcat septuagénnaire aborde au fond un sujet éminemment conflictuel. L'enfant est en effet souvent utilisé comme monnaie d'échange (de chantage?) dans les familles déchirées par le désamour.

Pater familias

Pour Le Camus, la figure du «père sévère», machiste et autoritaire des anciens est dépassée. Très démodé, sauf dans certaines couches religieuses traditionalistes, ce patriarcat volontiers violent est «en perte de vitesse sociologique». Voire... Ce serait évacuer certains modèles importés.

Ce *pater* symboliquement violent et en tout cas sévère, est par contre bien illustré dans la littérature: Sibylle Lacan, la fille de Jacques, raconte ainsi dans *Un père* sa difficulté à vivre dans l'ombre —loin— portée du psychanalyste: «*Est-il agréable de n'être aux yeux de certains que "la fille de", c'est-à-dire... personne?*». Eliette Abécassis, dans son roman intitulé *Mon père*, met en scène une jeune femme, Hélène, dont le père est un libraire austère et rigoureux qui incarne le triomphe de la psychorigidité. Au point d'avoir tout interdit à sa fille: avoir des amis, se

coucher tard, sortir, danser et rire, et, surtout, sourire aux hommes... Hélène mènera une vie d'interdits, rétrécie à un avatar enkysté d'elle-même...

Jean Le Camus évoque ensuite le «papa poule», maternel au point de se comporter en père/mère, soucieux de choyer sa piaillante progéniture comme une couvée, anticipant et ses besoins et ses désirs. Le «père libéré» est une digression du papa *new look*. Du mariage, il a fait table rase et il revendique son droit à la paternité, quand bon lui semble. «*Ce qui est un choix parfaitement acceptable*», reconnaît le psychologue, comme le choix d'une paternité vécue dans l'union libre, provisoire ou non. Le modèle englobe évidemment l'homoparentalité mais ne se limite pas à elle! Si ce modèle «trou-

ble la donne», il est encore balbutiant, conjoncturel, dépendant d'un arsenal législatif qui n'aime guère le changement. La Nature ayant horreur du vide, le père «libéré» se pacse, retournant à une certaine orthodoxie sociale guère convaincante. La corde reste la corde.

Le père «en majesté», enfin, est pour Jean Le Camus la figure du «père idéal», celui qu'il nomme le père du et au «présent». Il joue d'ailleurs sur les trois sens du mot. C'est d'abord un individu contemporain, ni fossilisé dans un autoritarisme de mauvais aloi (le «c'est l'Homme qui décide...») de certaines idéologies ringardes) mais pas non plus bobo-tolérant et complaisant: le «copain», le «pote à la compote»!

Le père idéal sera présent parce qu'il est disponible pour le partage des tâ-

Hommes et familles

L'évolution des rôles masculins dans les familles en Europe

L'intérêt de la Commission européenne pour le rôle des hommes dans la famille n'est pas nouveau. Dès 1994, Année internationale de la famille, les préoccupations portaient, entre autres, sur l'absence de cadre institutionnel de la paternité. Les initiatives se sont succédé depuis lors.

L'influence des inégalités domestiques sur les inégalités professionnelles est devenue un sujet d'analyse au même titre que l'influence des inégalités professionnelles sur les inégalités familiales.

Dans ce contexte, une recherche a été menée sous l'égide de la COFACE (Confédération des Organisations familiales de l'Union européenne dont le CAL est membre depuis février 2007). Cette recherche s'est appuyée sur des enquêtes réalisées pendant quinze mois dans sept pays européens: la Belgique, Chypre, la Finlande, la France, la Grèce, l'Italie et le Portugal.

Les recommandations, dont la qualité première est qu'elles émanent des hommes eux-mêmes et qu'elles sont fondées sur les réalités à la fois de la vie des familles et de la vie professionnelle, peuvent être classées en six domaines d'intervention des autorités publiques: l'égalité professionnelle, les services aux familles, les congés parentaux et familiaux et l'aménagement des horaires de travail, l'éducation et la formation, l'information, l'organisation du temps

La brochure de synthèse est accessible sur www.confance-eu.org, Actualités. ■

M.H.

Manuel Santos Maia, extrait de la série «Alheava» – Cortesia galeria Quadrado Azul – Exposition «Intro» – jusqu'au 9 septembre 2007 à l'Espace Photographique Contretype, Bruxelles – pour plus d'informations: www.contretype.org

ches, investi psychiquement et «consistant» à la fois pour ses enfants et sa compagne. À l'inverse des bobos, il ne «surfe» pas sur les générations et sait dire «non» fermement. Il ne joue pas (plus?) au frangin supersympa de ses gamin(e)s. Tel un cadeau, il donne de son temps pour transmettre son savoir, celui de la culture et de l'apprentissage de la vie en société. Pas du badinage autosatisfait sur fond de cadeaux!

Le père par défaut

Présence et différence sont les deux maîtres mots qui «pourraient résumer une nouvelle façon d'assumer sa paternité». Le père est là, faisant pièce à la confusion des sexes et des générations. Et il n'est jamais trop présent, jamais trop impliqué dans les soins et l'éducation de l'enfant. Il a le droit au sens fort de recevoir et de donner de la tendresse, pourvu qu'il sache aussi poser des limites, et, au besoin, prendre des sanctions

intelligentes donc mesurées. Pour Le Camus, le père adoptif ou le père IAD (ayant eu recours à la procréation médicalement assistée) sont des pères à part entière. Enfin, une critique est formulée à l'égard de ces trop nombreux juges qui donnent d'office, quelles que soient les circonstances, tous les droits à la mère contre le père en cas de divorce ou de séparation. «*Mais cela change vite*», pointe-t-il.

Si le père est totalement absent ou gravement défaillant, le souci de l'intérêt de l'enfant peut conduire à trouver ailleurs des figures d'identification, voire des pères «de remplacement»: un grand-père, un oncle, un éducateur...

Concluons par une simple phrase de bon sens: «*Dans le cœur de l'enfant, son père reste son père, quoi que ce père ait fait (ou n'ait pas fait!). Même s'il est en prison...*». Dans la lignée de ce qu'écrivait aussi Elisabeth Badinter, qu'on ne peut guère taxer de machisme. ■

Olivier Swingedau

Médias

Politique a dix ans

La nostalgie, camarades?

À la fin des années 90, dans la foulée de la Marche blanche, naît, à gauche, l'idée d'un projet éditorial rénovateur: créer un espace rédactionnel où pourraient débattre librement les sensibilités plurielles qui composent cette aile du spectre politique. Objectif: dégager une pensée commune susceptible de modifier, en faveur des courants socialistes et écologistes, le rapport des forces socioéconomiques. Ainsi naît la revue *Politique*.

C'est le temps de l'Olivier: *Politique* devient la cheville ouvrière des «Assises pour l'égalité», banc d'essai des convergences rouges vertes imaginé par François Martou, alors Président du MOC. Mais aux élections de 2003, sanctionnant Écolo, l'électeur change la donne. Échaudée, *Politique* cesse de jouer la marieuse pour se faire animatrice, consacrant, depuis, l'essentiel de ses colonnes à des réflexions thématiques sur le monde politique défini de manière restrictive, enjeux internationaux et questions économiques n'étant guère abordés.

Aujourd'hui, après plusieurs liftings et quelques déboires, *Politique* fête ses dix ans. Une occasion de faire le point sur l'état des progressistes. Pour ce faire, la revue a mobilisé cinquante contributeurs autour de la question «La gauche peut-elle encore changer la société?» Un numéro spécial qui témoigne des doutes et des espoirs qu'inspirent, à ceux qui s'en désolent, les succès d'une droite décomplexée et toujours à l'offensive après trente ans de réformisme néolibéral... ■

J.S.L.

Les lecteurs nous écrivent

M. Philippe Vigneron conteste un passage de l'article de Pascal Martin «L'Europe de la corde raide» publié dans notre numéro de mai, celui où il dit que: «*le point d'ancrage des Pères fondateurs [de l'Europe] fut essentiellement économique et monétaire*».

Il estime que le but de R. Schuman et des autres fondateurs était profondément politique: ils voulaient éviter les conflits

qui avaient ensanglanté l'Europe. L'analyse de M. Vigneron est évidemment juste mais un point d'ancrage n'est pas un objectif, c'est un lieu de fixation, d'appui pour atteindre son objectif. La CECA et le domaine économique *ne* sont que des points d'ancrage.

P. D.

* Jean Le Camus a été invité à l'ULB le 27 mars 2007 dans le cadre du cycle des conférences des CEMEA (Centres de Méthodes d'Éducation Active): «La place du Père. Mais laquelle?». Pour en savoir plus sur les CEMEA: www.cemea.be + encadré brochures Hommes et familles - COFACE.

Une presse alternative a-t-elle un avenir?

Faisant suite à un colloque international qui s'est tenu à l'ULB, les éditions Aden publient une étude sur quatre-vingts ans d'existence d'une presse radicale qui sera longtemps dominée par la presse communiste¹.

Le livre retrace, à travers dix-huit contributions, l'histoire de cette presse militante qui, à de très rares exceptions comme celles de *L'Humanité*, aura une diffusion relativement confidentielle. Ainsi, en Belgique, *Le Drapeau rouge* ne rencontrera un relatif succès qu'à la Libération. À partir de la guerre froide, le journal connaîtra une longue descente, jusqu'à sa disparition pure et simple au moment de l'effondrement de l'URSS. Après l'échec de *Liberté* et d'*Avancée*, son (très) lointain héritier est aujourd'hui le *Journal du mardi*, même si depuis juillet 2004, le Parti Communiste a relancé son titre historique sous la forme d'un mensuel. Ce dernier, dans sa forme comme dans son contenu et sa diffusion, se rapproche des quarante et un autres titres paraissant aujourd'hui en Belgique dont Manuel Abramowicz fait la recension en soulignant que «*Chez nous, toutes les organisations se revendiquant du marxisme se sont dotées, un jour ou l'autre, d'une publication. Selon l'enseignement léniniste qui affirme entre autres: "le journal n'est pas seulement un propagandiste collectif et un agitateur collectif"»*². Abramowicz montre combien tous ces titres sont confidentiels et connaissent un important reflux dans les années 80 après «l'âge d'or» des années 70, au lendemain de mai 68.

Mai 68 est à ce niveau une date charnière analysée par Mathieu Beys au travers de l'étude de trois titres, *Notre temps*, *Hebdo* et *Pour*, qui ne connaî-

tront jamais un lectorat suffisant. «*Les trois titres évoqués ici n'auraient pas pu vivre sans l'investissement militant énorme apporté par de nombreux collaborateurs bénévoles. Certains ont abandonné leurs études ou un poste rémunérateur pour s'engager dans l'aven-ture de la "contre-information"»*³. Toutes ces aventures éditoriales étaient basées sur le concept de l'autogestion,

en moyenne 30 000 exemplaires. Une coopérative dont font partie ceux qui travaillent dans la rédaction et en assurent l'indépendance. Issu d'une dissidence du PCI historique au lendemain de 1968, son expérience aura un écho international⁵. Signalons enfin que c'est à ce quotidien qu'appartenait la journaliste Giuliana Sgrena, capturée en Irak en 2005 et dont la libération

avait été marquée par une des nombreuses bavures de l'armée américaine.

À l'heure des médias contrôlés par quelques groupes financiers, continuer à diffuser des périodiques portant un message différent est une mission démocratique fondamentale. Et ce n'est peut-être pas un hasard si dans un trimestriel comme *Politique**, on retrouve quelques-uns des protagonistes cités dans ce livre. Face à ce questionnaire sur la possibilité d'une «gauche de gauche» et de sa presse, le parcours d'un Louis De Brouckère, qu'analyse Pierre Van Dungen, est exemplaire: «*Pour De Brouckère, l'action politique doit se ré-férer sans cesse aux principes, y compris lorsqu'elle devient tactique. Car Louis De Brouckère adhère à une*

*doctrine: il devient marxiste en 1894, à 24 ans. Il appuie dès lors sa pensée sur trois socles qui jamais ne vacilleront dans son esprit, l'internationalisme, la lutte des classes et le respect de la démocratie sans lesquels, précise-t-il, la doctrine s'abaisse»*⁴. Trois principes qui permettent de réaliser le triptyque Liberté – Égalité – Fraternité qui, ses trois composantes réalisées au même niveau, reste pour nous les conditions pour la réalisation d'une véritable démocratie, dont le plan politique est complété par les plans économique et social. ■

Julien Dohet

© R. Viollet/AFP

■ Une affiche contre la presse en mai 68, époque charnière.

mais elles n'échapperont pas aux luttes d'influence internes et à la place prépondérante de certaines personnalités. Ni à la tentation de l'action politique, comme lorsque «*Les 12 et 13 février 1977, l'organisation politique Pour Le Socialisme (PLS), pure émanation du journal, est constituée au siège de Pour, essentiellement sous l'impulsion de quatre militants liégeois (Francis Biesmans, Luc Pire, Marc Jacquemain et Jean Peltier)»*⁴.

De tous les exemples analysés dans les différentes contributions, le seul à avoir une pérennité et un succès qui lui permet d'être toujours présent aujourd'hui est italien. Le quotidien *Il manifesto*, fondé en avril 1971, vend

Mai 68: haro sur un fantôme/fantasma?

C'était en mai 1968. Le ciel était bleu, le soleil doux et tendre, l'Université en ébullition frissonnant d'une convivialité toute neuve. Le monde bougeait, enfin. Nous rêvions d'une société nouvelle, rajeunie, ouverte et chaleureuse.

«*Soyez réalistes, demandez l'impossible»*, «*Prenez vos désirs pour la réalité»*, «*Faites l'amour, pas la guerre»*, «*L'imagination au pouvoir»*: ces slogans fleurissaient sur les murs, fruits d'une imagination soudain libérée.

Dans le grand hall de l'Université libre de Bruxelles se tenaient des «assemblées libres» réunissant plusieurs centaines d'étudiants. Ce qui comptait par-dessus tout, en leur sein: la libre expression de chacun, l'écoute sympathique de celui ou de celle qui, souvent pour la première fois, prenait la parole en public. Ces «assemblées libres» constituaient un réel bouillon de culture (ou plutôt de «contre-culture»): elles accéléraient les prises de conscience, aiguisaient les révoltes, bouleversaient les systèmes de valeurs, forçaient les individus à évoluer, à se situer face à eux-mêmes, aux autres et à la société. En ce sens, elles étaient des lieux de déstructuration et de restructuration des personnalités, à la limite une épreuve initiatique. Mais elles étaient aussi plus que cela: un moyen de pression, par l'occupation des locaux universitaires, pour obtenir —ce qui a été réalisé— une profonde réforme des structures et des programmes de l'Université.

Or, que constatons-nous aujourd'hui? Nicolas Sarkozy, tout nouvellement élu à la présidence de la République française, s'était lancé auparavant dans une violente diatribe contre ce pelé, ce galeux de Mai 68 soudain accusé de tous les maux de son pays... notamment à partir du fameux slogan «*il est interdit d'interdire»*, interprété au premier degré, sans en percevoir l'humour sous-jacent. Que voulez-vous? Le bon citoyen «inné» est la victime d'«acquis» sociaux perversificateurs... Au secours, le conservatisme réactionnaire est de retour! Les foules en délire ont porté leur héros/hérault au

Pouvoir Suprême... et ce pratiquement sans contre-pouvoirs!

Dans un avion, au-dessus des nuages, loin des miasmes terrestres, j'ai récemment ouvert un journal et suis tombé sur un débat entre deux intellectuels, «pour» (Anne Morelli) et «contre» (André Comte-Sponville) Mai 68*. Pour moi qui ai vécu avec passion cette période si riche, j'ai cru que j'allais partager la thèse de la première et non celle du second. La réalité a été tout autre. Anne Morelli a insisté sur ce qui, à ses yeux, constituait la dimension anti-impérialiste de cette révolution sociale: personnellement j'y ai moins perçu une révolution sociale qu'une révolution culturelle, moins une remise en cause de la société capitaliste, voire de la société de consommation, qu'une contestation de la société de grandes organisations bureaucratiques (administrations, entreprises, syndicats, etc.), anonymes, déshumanisées. Quant à André Comte-Sponville, lui, il a tenu à reconnaître les vertus de ce souffle d'air frais secouant la France pompidolienne plutôt compassée et engourdie («*La France s'ennuie»*: Pierre Viansson-Ponté dans *Le Monde* de mars 68...!), et de rappeler qu'il fallait prendre en considération le contexte social de l'époque, qu'aujourd'hui l'important était de dépasser dialectiquement la réalité de cet événement, d'en tirer les leçons, d'en reconnaître les mérites tout en remédiant à certains excès qui en ont découlé. Me voilà rassuré: le simple bon sens nous invite à articuler émotions et raison, l'irrationnel et le rationnel. Ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain. Mai 68 a été un moment émotionnel; la raison, une fois la ferveur retombée, nous incite à en intégrer les leçons dans notre histoire en devenant.

Quels en ont été les principaux effets bénéfiques? J'accorderai volontiers la priorité à deux mouvements qui ont puisé dans Mai 68 l'énergie nécessaire pour assurer leur essor définitif: le féminisme et l'écologie. Amélioration de la condition féminine et protection de

l'environnement sont ainsi devenues, grâce à Mai 68, des objectifs incontournables. J'ajouterai également trois autres conséquences positives: la qualité de la vie en tant que valeur politique, la démocratisation des struc-

tures universitaires, la libéralisation des mœurs. N'ayons point, comme Nicolas Sarkozy, pour de perverses raisons électorales, la mémoire courte, sélective et démagogique. Mai 68: un fantôme/fantasma vilipendé pour faire peur aux braves gens qui... ■

Marcel Bolle De Bal

* *Le Soir* des 5 et 6 mai 2007.

Économie

Le dogme de la compétitivité

Et si on se repenchant méthodiquement sur le discours économique...

Pascal Durand dans son introduction au livre qu'il a coordonné, *Les nouveaux mots du pouvoir*, explique que «ce serait désormais le monde de l'entreprise qu'il conviendrait d'attribuer en fait d'horizon indépassable à nos sociétés contemporaines, c'est-à-dire la régression consentie de la politique à une technologie de la corporate governance et à l'application généralisée de la logique de l'économie de marché (convertie en "lois de l'économie")»¹. Dans cet ouvrage, plusieurs auteurs analysent comment le vocabulaire forge notre vision de la société et constitue bien un outil idéologique parmi d'autres. Rappelons-nous la novlangue de Georges Orwell. Si tous les champs sociopolitiques sont couverts, le vocabulaire économique est largement étudié avec des entrées comme Dérégulation, Compétitivité, Dégraisser, Employabilité, Modération salariale...

Cette lutte contre la pollution du discours par une idéologie qui ne dit pas son nom, plusieurs collectifs la mènent maintenant depuis plusieurs années, sur Internet avec *Les mots sont importants*², mais aussi dans le monde réel avec des collectifs comme *Attac* qui travaillent depuis la fin des années 90 à la déconstruction du discours économique dominant. C'est ainsi qu'une des sections bruxelloises de l'association a publié une histoire économique de la Belgique d'après-guerre en collaboration avec la FGTB et la CSC. L'étude est à deux niveaux. Le premier, illustré par Salemi, fait 36 pages tandis que le deuxième, plus complet, comprend des graphiques et fait 68 pages d'un texte serré³.

Reprendre notre histoire

Le propos des deux textes est de permettre, comme l'indique le titre de la

conclusion, de «reprendre notre histoire» car, par exemple, «Comment pouvons-nous comprendre le changement de logique dans les années 80? La réponse n'est pas économique, mais politique: les détenteurs de capitaux s'estiment lésés dans le partage de la richesse créée. Ils travaillent, depuis vingt ans déjà, à des changements politiques et culturels qui leur permettront de retrouver ce qu'ils estiment leur appartenir. Leurs idées arrivent au pouvoir autour des années 80 avec les libéraux en Belgique, Reagan aux États-Unis, Thatcher en Angleterre...»⁴. Ce tournant des années 80 est général et s'appuie sur un discours préparé depuis longtemps.

Les auteurs de cette brochure de vulgarisation s'attachent donc à relire l'histoire économique de la Belgique en montrant combien la «science économique» est loin d'être aussi unilatérale que le discours ambiant essaie de nous le démontrer, ce qui est également le propos d'Yves de Wasseige dans son récent *Comprendre l'économie politique*⁵. Expliquant les mécanismes de financement de la sécurité sociale⁶, les auteurs précisent: «On présente ainsi les baisses de cotisations sociales comme une mesure nécessairement bénéfique à l'emploi qui ne toucherait pas le portefeuille des travailleurs. Or, il s'agit bien dans les faits d'une diminution de salaire!»⁷, puisque la différence entre le brut et le net est un salaire différé sous la forme de l'assurance sociale obligatoire. Il en est de même de l'impôt qui permet le vivre ensemble et qui doit nécessairement être proportionnel à la capacité contributive. Et les auteurs de tordre le coup à une autre idée reçue qui fait aujourd'hui de nombreuses personnes des petits capitalistes qui n'auraient aucun intérêt à voir une taxation du capital se mettre en place.

Or le capital, «c'est une masse d'argent dégagée des nécessités de la consommation [...] suffisante pour permettre à son propriétaire d'acquérir une activité génératrice de profit»⁸. Ce qui exclut en fait l'épargnant qui met de côté afin de différer sa consommation (voiture, maison...) mais aussi celui qui a quelques SICAV ou une épargne pension, toutes économies qui l'empêchent de devenir rentier mais qui ont la grande force idéologique de lui donner l'impression qu'il est dans le même jeu que ceux qui détiennent réellement les capitaux.

Le mythe de la crise

Mais la principale caractéristique du discours économique aujourd'hui est d'insister constamment sur le fait que nous vivons depuis le tournant du milieu des années 70 sous les effets d'une crise économique. Si des mutations se sont effectivement produites, il est important de souligner qu'elles sont le plus souvent le fruit de décisions politiques. Ainsi, en 1979, la Réserve fédérale américaine fait exploser les taux d'intérêt, ce qui, dans une économie dollarisée depuis Bretton Woods et après la décision américaine de 1971 de rompre la régulation monétaire internationale pour financer la guerre du Vietnam, a pour conséquence une meilleure rentabilité du capitalisme financier sur le capitalisme industriel. De plus, «le terme de crise fait souvent penser à l'idée d'appauvrissement. Or, au cours des vingt-cinq dernières années, soit l'espace d'une génération, les revenus réels ont encore augmenté de 70% environ»⁹. Mais ce qui change, c'est leur répartition au sein de la population car «sur l'ensemble de la période d'après-guerre, le taux d'imposition du capital a légèrement

augmenté (en gros, de 25% à 27%) tandis que la fiscalité sur les revenus socioprofessionnels (revenus imposables du travail et revenus sociaux de remplacement) faisait plus que tripler (d'un peu plus de 6% à un peu plus de 21%). Tout s'est joué dans les années 1980 au cours desquelles le taux d'imposition du capital a été divisé par près de deux»¹⁰.

Compétitivité et productivité

Le paradigme qui guide les diverses mesures économiques aujourd'hui est celui de la compétitivité qui permet de ne pas remettre en cause les bénéfices des entreprises par un contrôle de l'inflation, mais de mettre la pression ailleurs, notamment en choisissant une société à haut taux de chômage et à emploi précaire et partiel alors que d'autres mesures seraient possibles.

Cette question de la productivité et donc de la compétitivité de nos entreprises dans une économie mondialisée est au centre d'un ouvrage au titre explicite: *Capital contre travail*¹¹. Premier ouvrage publié dans la collection «L'autre économie», qui se veut un outil de contestation de l'idéologie qu'est la pensée unique de l'économie libérale, il constitue une réaction à l'enchaînement de mesures qui vont à l'encontre des intérêts des travailleurs salariés et qui sont contenues dans «le pacte de solidarité entre les générations» qui a été tout de suite suivi par un «pacte de compétitivité», qui lui-même était destiné à cadencer le cadre de discussions de l'accord interprofessionnel. Dans un langage simple et accessible, les auteurs démontrent combien, aujourd'hui, c'est la classe moyenne qui est de plus en plus touchée par le phénomène de paupérisation via la sous-traitance, la dégradation des conditions de travail, le stress, la multiplication des statuts atypiques (surtout pour les femmes), bref par le phénomène de la «flexiprécarité». À nouveau, plus qu'économiques, les raisons de cette évolution sont politiques dans la foulée du Traité de Maastricht: «Chasse aux chômeurs, prolongation des carrières, élévation de l'âge de la pension, incitation des handicapés au travail... Ces politi-

ques paraissent absurdes. Pourquoi rendre les travailleurs sans emploi responsables de leur situation, alors qu'il y a un manque manifeste d'offre de travail? [...]. Absurdes, ces mesures? Pas à l'aune de l'objectif de compétitivité, la philosophie fondamentale du processus de Lisbonne. De ce point de vue: parfaitement cohérentes. Tout s'éclaire. Rendre les sans-emploi plus actifs dans leur recherche de travail, obliger les travailleurs «âgés» à rester sur le marché, inciter même les handicapés à être demandeurs d'emploi, tout cela participe à l'orientation fondamentale des autorités européennes en faveur des entreprises, à savoir augmenter l'offre de travail pour faire baisser son prix sur le marché»¹².

Un processus irréversible?

Permettre aux gens de comprendre le monde dans lequel ils vivent est un enjeu démocratique fondamental. Les débats sur la Constitution

européenne et sur la directive Bolkestein sont emblématiques à ce propos. Pour les trois auteurs, il s'agit là de la première piste de solution. La deuxième est clairement la relance d'un processus de réduction du temps de travail. Enfin, face au poids des multinationales, les conseils d'entreprises européens efficaces sont préconisés. «Ce n'est, tout cela, qu'un début. Plus de vingt ans d'économie libérale pèsent sur le mouvement ouvrier. C'est une pente qu'on ne remontera pas de sitôt, un rapport de forces qu'on n'inversera pas d'un tournemain. Mais, on l'a dit, il y a des frémissements, des signes indiquant que la conjoncture change»¹³.

Et dans ce travail, la laïcité, grâce à la méthode de la Libre Pensée qui exige de ceux qui la pratiquent de se détacher de tout dogme et de toujours faire preuve d'esprit critique non seulement sur les questions religieuses mais également sur les questions socioéconomiques, a certainement un rôle plus important à jouer. ■

Julien Dohet

10 Brochure «complexe», p.42.

12 id. p.57.

13 p.94.

Une campagne de sensibilisation pour des mères africaines oubliées

Des nuits d'insomnies.
De l'urine partout.
Et pas même la
chance d'avoir son
bébé en fin de compte.

La fistule obstétricale est une lésion peu connue, qui résulte de l'accouchement. Elle affecte des millions de femmes à travers le monde en développement : elle les prive d'enfant et les rend incontinentes. Aidez à briser le silence qui entoure ces femmes. Donnez cette carte à un(e) ami(e). Pour en savoir plus et faire un don, visitez :

www.StopLaFistule.org



Pour plus d'informations, visitez le site web www.StopLaFistule.org sur la Campagne pour éliminer les fistules. Effectuez vos dons sur le site web ou par virement au compte 375-1008099-57 (réf. FISTULA). À noter que l'ONG Médecins sans vacances organise également une campagne d'interventions chirurgicales en Afrique et de formation du personnel médical sur place.

7. au Roger Raveelmuseum

Sept artistes belges à redécouvrir

Amédée Cortier, Raoul De Keyser, René Heyvaert, Guy Mees, Roger Raveel, Dan Van Severen et Marthe Wéry, tous représentés par un choix significatif de l'ensemble de leur démarche. Conçue par Franz Kaiser, cette exposition du Roger Raveelmuseum à Machelen-Zulte (Deinze), est le point d'orgue d'une entreprise éditoriale des Éditions Ludion.

Même si on se dit qu'il s'agit moins d'artistes belges que flamands, que Machelen-Zulte est tellement proche de l'hinterland chic et cher de Gent, et que toutes les expos de ce musée sont un peu à la sauce Raveel, le projet est consistant, diversifié, et mérite le détour pour plusieurs raisons. Franz Kaiser est directeur des expositions du Gemeentemuseum de Den Haag. Il a été sollicité pour porter un regard extérieur sur ces sept artistes connus en Flandre mais dont le rayonnement international reste limité malgré la richesse de leurs parcours respectifs. Pour compenser ce déficit, l'exposition prolonge les monographies par un propos «curatorial» visant à réévaluer le sens conféré à l'art par un ancrage local face aux mécanismes du «Global Art». En d'autres termes, une occasion de faire le point sur des artistes aux cheminements exigeants, davantage préoccupés par l'approfondissement du sens de leur travail que par l'adéquation aux infléchissements des courants dominants. Trois d'entre eux sont encore en vie, et tous ont eu vingt ans entre 1941 et 1955. Autant dire que leurs recherches ont pris corps dans une période marquée par de grands bouleversements, et que leurs convictions se sont forgées entre la question de l'héritage et celle des horizons nouveaux.

L'espace du Raveelmuseum a été conçu par Stéphane Beel (1999). Pour la première fois, les salles principales de ce lieu exceptionnel par sa qualité architecturale sont dévolues à l'ex-

position temporaire, un prétexte en soi, si on connaît déjà l'endroit, pour le découvrir sous un jour inédit. La configuration du musée présentant une suite diversifiée de salles petites ou moyennes, avant d'aboutir au grand espace tout de

René Heyvaert,
sans titre, 1982-83.

même réservé au maître des lieux, la sélection comporte un grand nombre d'œuvres mais peu de grandes dimensions. L'ensemble en est d'autant plus foisonnant, truffé de choses peu connues, et pourtant très cohérent. La gageure consistait à ne pas cantonner chaque artiste à un seul registre tout en organisant le déploiement pour qu'il reste attrayant et propice à la réflexion. On est en présence d'une formidable leçon de peinture mais pas seulement. Grâce à la résonance particulière de l'endroit, les accointances des sept artistes avec l'espace —architectonique ou pictural ou les deux— dégagent une puissante et sensuelle impression d'architecture. Des liens subtils s'établissent en outre d'une salle à l'autre, par affinité

ou par opposition. Tous ont quelque chose d'attachant, d'impliqué dans l'histoire (distance critique d'avec la tradition), sans manquer pourtant de liens nourris avec les débats artistiques internationaux d'il y a quelques décennies. Selon les cas, on sent l'arrière-plan constructiviste ou expressionniste, mais aussi le chemin parcouru au travers de méditations tactiles ou structurales ou les deux. Tous ont échappé à la grande concurrence transnationale qui s'est développée alors que leurs travaux avaient pris leurs orientations. Non sans anachronisme parfois, ils sont restés fidèles aux logiques internes de leurs démarches. C'est le propre de l'art authentique d'entretenir des rapports non linéaires, non univoques et non dogmatiques avec le temps.

Cette exposition est dense et très élaborée. On serait d'ailleurs bien inspiré de conduire des initiatives similaires pour d'autres artistes, et en Belgique francophone. Même si on sent ici nettement fonctionner le système de valorisation mutuelle du musée et de la collection privée. Il faut autre chose pour re connecter ce que le marché s'ingénie à classer et donc à détacher du mouvement complexe du monde. Mais cette entreprise est une étape utile qui appelle un élargissement semblable à ce qui a été tenté dans les monographies, afin de proposer des rapprochements (sans concessions aux démons de la comparaison) avec d'autres générations et dans d'autres champs. Il y a là une matière formidablement intéressante, qui permettrait par exemple de confronter les objets de René Heyvaert à ceux de Dada ou de Filliou, les champs colorés de Marthe Wéry à la peinture classique ou aux environnements d'Ann Veronica Janssens, les signes-textures de Raoul De Keyser à ce qui sépare l'expressionnisme flamand de Luc Tuymans, ou encore les papiers découpés/espacés de Guy Mees à un certain Matisse ou aux petits bouts de toutes sortes de Joëlle Tuerlinckx... ■

Raymond Balau
Architecte urbaniste

Shaping the future au Civa

Saarinen, architecte et designer

Lorsqu'il décède brutalement en 1961, à peine âgé de cinquante et un ans, Eero Saarinen, cet homme au nom impossible, est une star mondiale de l'architecture et du design. Originaire de Finlande, il est emmené aux États-Unis en 1923 par son père, Eliel, également architecte et urbaniste. Il y sera élevé dans la plus pure tradition scandinave, et une fois ses études achevées, il s'associe avec son père. À la mort de celui-ci, il s'installe à son compte. Sa

carrière ne démar-
rera véritablement qu'après la Seconde Guerre mondiale avec la construction de 1950 à 1955 du Centre technique de la General Motors à Warren dans le Michigan. Si les vingt-cinq bâtiments qui composent l'ensemble du site affichent des ossatures métalliques et des façades de glace et de brique qui avouent leur tribut à Mies Van der Rohe et au Bauhaus, son goût pour les pignons aux briques multicolores ou ses jets d'eau nichés dans un parc somptueux sont en revanche les évidents symboles d'une réussite industrielle et technologique à l'américaine. Ce bâtiment, qualifié non sans ironie par la presse locale de «Versailles américain», va immédiatement devenir un prototype pour les architectes du monde entier et l'on peut affirmer que Saarinen a largement contribué à la construction de l'image internationale des États-Unis, entre autres avec la réalisation de symboles puissants comme l'Arche de Saint-Louis, un défi technologique de 192 mètres de hauteur en acier inoxydable dressé pour commémorer l'expansion de la nation américaine à l'Ouest, le Terminal TWA (1956-1962) de l'Aéroport John F. Kennedy à New York avec son intérieur biomorphe qui plongeait les voyageurs dans un univers de SF, suivi par le Dulles International Airport de Washington inauguré un an plus tard en 1963.

Il représentera également son pays en construisant les ambassades d'Oslo et de Londres même si ces dernières, confinées dans les contraintes de la

cité trahissent une sorte de provincialisme et une raideur certaine. Car Saarinen était avant tout à l'aise dans de vastes espaces libres où il pouvait laisser libre cours à son imagination. Il a toujours justifié la diversité de son œuvre en arguant que chaque projet méritait d'avoir «site, programme et esprit» propres. C'est ainsi qu'il n'a pas hésité à jouer avec les couleurs ou avec les matériaux, acier, verre et brique, mais aussi avec la lumière, tantôt zénithale, tantôt réflé-
tée par une pièce d'eau comme pour la Chapelle Kresge du MIT à Cambridge (1956).

Avant de démarrer ses chantiers aériens, Saarinen n'avait pas hésité à consacrer une année à étudier, avec l'aide d'une équipe de spécialistes, le fonctionnement des aéroports et c'est ce qui lui donna l'idée d'inventer le «Finger», cette structure mobile et articulée qui permet d'embarquer les passagers directement de la salle d'attente dans l'avion et vice-versa.

Paradoxalement, Saarinen ne fut ni un innovateur de l'espace intérieur et extérieur, ni un grand créateur de formes, mais grâce à quelques clients visionnaires qui lui laissèrent carte blanche —Thomas Watson d'IBM et Frank Stanton de CBS—, il rompit avec le Style International qui menaçait de scléroser la construction, en osant le premier y traiter le béton brut pour des usages nobles. Il se révéla parfois aussi un virtuose structurel de formes dynamiques comme en témoigne la toiture suspendue par un mince arc de béton de la Patinoire de Hockey sur glace de la Yale University en 1958.

Parallèlement à son œuvre d'architecte, il fut un remarquable designer de mobilier en collaboration avec Charles Eames dès 1941. Qui ne connaît pas sa table «Tulipe» à pied central avec ses sièges à monocoques plastiques éditée par Knoll International?

General Motors, Warren, Michigan, 1955

vaux des peintures et des sculptures de Pevsner, Lipton, Roszak ou Harry Bertoia dans la Chapelle du MIT.

Cette exposition montée d'après ses archives conservées à la Yale University et en partenariat avec la Yale School of Architecture et le Musée d'architecture finnoise d'Helsinki met en lumière tous les aspects créatifs de l'artiste, des années trente à sa mort. Pour la première fois sont exhibés ses maquettes, ses dessins les plus révolutionnaires mais aussi du mobilier, des photos et des films. ■

Ben Durant

Eero Saarinen, *Shaping the Future*, CIVA, Rue de l'Ermitage 55, 1050 Bruxelles. Exposition ouverte du mardi au dimanche de 10 à 18 H jusqu'au 7 octobre 2007 - Tél.: 02 642 24 50 - www.civa.be

Entamée en 2000, la publication des sept monographies critiques par Ludion, financée par le groupe CERA, a été complétée récemment par celles consacrées à Amédée Cortier et à René Heyvaert. La série comporte des signatures comme par exemple Steven Jacobs, Roland Jooris, Thierry de Duve, René Denizot ou Bart De Baere. Ces ouvrages mettent chacune des démarches en perspective, ce que ne fait pas l'exposition*.
*Jusqu'au 23 septembre 2007.

Pour en savoir plus: www.ludion.be

La Mer de John Banville

L'instant, l'unique, le vrai

Un grand roman où s'entrelacent passé, présent, comme les fils d'un pull des Iles d'Aran.

C'est en outsider que l'Irlandais John Banville a raflé le *Booker Prize*. En lice avec Rushdie, Coetzee et Ian Mc Ewan —dont il avait éreinté le dernier livre dans les colonnes de *l'Irish Times*—, c'était le moins pressenti des quatre. Les critiques anglais avaient jugé *La Mer* trop dense, lent, complexe. Recevant le prestigieux prix, John Banville a eu ce commentaire «*enfin un vrai livre récompensé!*» Être à ce point dépourvu de modestie nous le rend d'autant plus sympathique. Il est en effet de la race des grands qui se fichent de l'air du temps, de l'actualité, de la modernité, des étalages obligés du couple en crise. Bien que tout cela apparaisse dans son roman, mais dans la trame du tissu. Le récit importe moins que la forme; c'est d'elle que naît l'émotion. Cet écrivain a l'œil d'un peintre, la sensualité d'un coloriste, le sens des contrastes, du contrepoint, du détail caché sous les frondaisons. Dans ses ouvrages précédents, il s'est intéressé à Copernic, Kepler, mais aussi au peintre Watteau et, comme eux, John Banville cherche le désordre sous l'ordre apparent, la logique de tout cela. Il y a un truc, mais lequel? Maître de son outil, ce styliste

travaille la surface, le style, pour atteindre la profondeur. N'est-ce pas ce que disait Pierre Bonnard, décrivant sa propre peinture? Piégé par une vie casanière, il enchantait la banalité par la lumière, s'évadait par la fenêtre quand Marthe le retenait au bain.

Max Morden, critique d'art dilettante, travaille mollement sur un livre autour de Bonnard. Il vient de perdre sa femme. Objectivement un vide s'est ouvert, qui l'oblige à fuir la demeure conjugale. Ce trou d'air pourrait l'entraîner dans la décrépitude et l'angoisse; aussi prend-il les devants pour transformer cette brèche en appel du large. Lui qui, perpétuellement, s'est senti hors-champ trouve enfin l'occasion de s'y complaire. Seul l'imaginaire peut le sauver de l'examen de conscience dont il n'est pas sûr de sortir grandi. Mari peu attentif, père maladroit, écrivain raté, à soixante ans le bilan n'est pas très brillant. Comment font les autres pour *être* au monde, et est-ce tellement nécessaire?

Au bord de la mer de son enfance, Max se souvient de la terne vie de famille qu'il fuyait déjà pour gagner les

ors farfelus d'un couple bohème avec enfants. Là étaient ses dieux, insouciant, débraillés, sans règles. La villa que louaient les bien-nommés Grace est devenue une pension de famille, où séjourne Max pour oublier. Et se souvenir. Il retrouve les émotions intactes de ses onze ans, le désir violent qu'il éprouvait confusément pour Connie Grace appétissante mère de famille, et la répulsion, l'attrance qu'opérait sur lui sa gamine tyrannique. Ce panthéon noyé dans les limbes du passé, permet à John Banville de hisser l'art de la représentation au-dessus de tout. Comment faire resurgir ce qui seul importait alors et maintenant? Le narrateur saisit ce qui surnage, cinquante ans après, de ces beautés qui l'ont initié au mystère, et la tache laiteuse de la cuisse de Connie se superpose au visage de sa femme qui déjà s'efface. Ce qui a été est plus essentiel, plus réel, que ce qui est advenu.

Comme la peinture de Bonnard, l'écriture procède par touches. Le jaune du gilet du colonel à la retraite, échoué lui aussi dans cette pension de famille, nous saute au nez et arrime d'une certaine manière l'écheveau des sensations, il permet au chrome de la voiture sport, à l'écume graisseuse de la marée basse, au noir des cheveux de jouer ensemble, avec pour finir et faire chanter le tout, une pointe de rouge sur des orteils.

Ce roman d'un homme vieillissant, les pieds dans l'eau de son enfance, s'écrit et se lit à pleine pâte. Il est d'une sensualité débordante, mais aussi d'une rigueur dans la maîtrise absolue du détail au sein d'un ensemble tout en ruptures et pourtant lié. John Banville a l'œil terrible de Beckett, cet autre Irlandais qui pressait le langage jusqu'à la dernière goutte, celle qui sonne juste. De la même manière, Max Morden énonce, raconte, hésite, se corrige, retranche de sa phrase ce qui a dépassé sa pensée. Au musée, Pierre Bonnard retouchait lui aussi ses tableaux au nez et à la barbe des gardiens. Minutieux et précis, John Banville est également un poète lyrique, d'une ironie irrésistible, poignante, élégante. Sous le fatras de nos vies, il cherche l'instant par excellence, le seul, l'unique et le vrai. Ce roman-ci le touche du doigt et laisse au lecteur le soin de le découvrir. ■

Sophie Creuz

La Mer de John Banville est paru chez Robert Laffont, 247 pages.

Mise au point de la rédaction

Espace de Libertés a été la source d'une réaction peu habituelle sous la forme de lettres circulaires adressées tous azimuts émanant de l'historien de l'art critiqué dans un article de notre livraison de mai.

Notre collaborateur Ben Durant y contestait dans son article «L'Odyssée d'un rêve» sur l'exposition Paul Delvaux à St Idesbald, la vision que l'historien du surréalisme Xavier Canonne donne du parcours de Delvaux en concluant: «...ne vaut-il pas mieux être un authentique surréaliste éphémère plutôt qu'un pseudo-surréalisateur de longue durée comme voudrait le faire accroire aujourd'hui certain historien révisionniste lors d'une exposition montoise».

Précisons que le révisionnisme est, suivant le *Petit Robert*, «la position idéologique préconisant la révision d'une doctrine politique dogmatiquement fixée».

Le thème de l'article et le contexte immédiat confirment l'emploi du terme dans cette acception générale. Imaginer que l'auteur, et la rédaction, ont pu songer à utiliser le mot dans un sens différent est paradoxal sinon... surréaliste.

Le point de vue de Ben Durant peut évidemment être discuté mais il est partagé entre autres par Goyens de Heusch, Robert-Jones, Vovelle, Scutenaire...

P. D.

Christian de Portzamparc dessine le Musée Hergé

En 2009, Louvain-la-Neuve aura un nouveau pôle d'attraction. Entièrement privé, le Musée Hergé se situera en bordure immédiate du centre urbain. L'architecte français Christian de Portzamparc a été choisi par Fanny et Nick Rodwell pour en dessiner le bâtiment. La première pierre a été posée le 21 mai.

© Studios Hergé

Jean-Luc Roland, actuel bourgmestre d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, a réussi à faire atterrir le projet du Musée Hergé, convoité par d'autres pays, en proposant un cadre bénéficiant des ressources de l'UCL, pour les questions muséales (programmation, conservation...) comme pour la dimension urbaine (accessibilité, équipements...).

L'apparition de ce musée aura une place de choix dans les médias, notamment pour ses aspects idéologiques, commerciaux, pédagogiques, artistiques ou historiques. Après tout, on est au niveau de Magritte ou de Simenon. Le chantier n'étant pas commencé, il est intéressant de pointer les enjeux urbanistiques liés à une entreprise à forte incidence touristique.

Dans les quinze prochaines années, Louvain-la-Neuve verra l'achèvement du centre et divers aménagements de périphérie. S'il est daté, le concept urbain reste un intéressant cas d'école, qui a donné et donnera lieu à controverses et analyses. Les publications ne manquent d'ailleurs pas. Une exposition et un colloque ont été organisés par l'Institut d'Architecture de La Cambre, du 27 avril au 24 juin, ciblant la période 1968-73.

Si Louvain-la-Neuve est une petite ville très bien desservie, elle le sera d'autant mieux avec la réalisation du RER, qui achèvera de l'inscrire dans la Zone métropolitaine de Bruxelles. Hormis le fait muséal et sa dimension internationale, trois échelles de pertinence caractérisent le projet architectural. La première correspond à la ville

entière, la deuxième à sa centralité et la dernière à l'implantation du musée.

L'architecture de Louvain-la-Neuve n'a pas été voulue comme une suite de chefs-d'œuvre ou, dans la terminologie locale, de majuscules. Mais ces dernières sont tout de même un peu noyées dans une marée d'homages au Code Wallon (CWATUP¹). La moindre promenade sur place révèle pourtant de bons morceaux, souvent méconnus. L'image d'ensemble appelle d'autres accents, dégagés des affects belgo-belges, bref, de l'architecture nouvelle, prospective et crédible au plan international. Christian de Portzamparc est à cet égard un choix intéressant même si son style n'est pas exempt de schématisme.

Le centre urbain, sur sa dalle, est ceinturé de quartiers répondant au schéma de la ville à la campagne. Si le contraste n'était si fort, on pourrait parler d'une véritable cité-jardin, car le temps favorise une physionomie où le végétal l'emporte sur le minéral. La construction courante à Louvain-la-Neuve étant soit modeste, soit typée, les qualités urbanistiques de base (séquences et échappées) ne seraient pas affectées par un peu plus d'architecture de meilleur niveau. De ce point de vue, le Musée Hergé sera l'un des sommets d'un triangle, avec les Halles universitaires (arch. Lepère & Polet, 1976) et l'Aula Magna (arch. Samyn, 2001), qui restera sans doute dans l'histoire de l'architecture en Belgique.

Le projet de Christian de Portzamparc apporte une nouveauté car la prolon-

Une architecture imagée pour Hergé.

gation de la dalle vers le nord a été réduite, de manière à faire surgir son bâtiment de la verdure, en enjambant la voirie et en se connectant au sol artificiel par une passerelle en droite ligne vers la grand-place. Une équation à deux termes, donc: un vaisseau et un quai. Côté vaisseau, l'architecte a été invité à s'amuser un peu, et à nourrir de ses affinités tintinesques une «promenade architecturale» immiscée dans les anfractuosités d'un volume oblong à pans obliques, découpé sur ses faces longitudinales de registres en référence directe aux cases de la BD. Effet garanti. De l'autre, un bord de dalle où les projets en cours (Archives générales du Royaume) ou à venir (logement prolongeant le shopping mall de l'Esplanade) ressortissent à une architecture sans invention.

D'où la nécessité, pour que le musée ne reste pas un OVNI, d'entamer une réflexion volontaire sur le paysage, sur les perforations de la dalle et sur la nécessité d'un peu plus de création véritable. Si les navires, selon Pessoa, *larguent les quais*, ici, ledit quai, avec son tracé rigide, gagnerait à être réinventé pour garder quelque attrait face à une architecture à la volumétrie puissante et à la force d'impact ultramédiatique. Un projet en soi, qu'il serait dommage d'escamoter. ■

Raymond Balau
Architecte urbaniste

¹ Code wallon de l'aménagement du territoire, de l'urbanisme et du patrimoine.